

# L'EMPIRE DES SERMENTS

*Seb Le Réveur*



# L'EMPIRE DES SERMENTS

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Ascension du Prédateur	4
Chapitre 2 : Le Contrat d'Oxygène	13
Chapitre 3 : Échos de Chêne Noir	20
Chapitre 4 : L'Algorithme de la Peur	24
Chapitre 5 : Le Bal des Masques	32
Chapitre 6 : Le Poids du Papier Bond	40
Chapitre 7 : Ozone et Obsession	46
Chapitre 8 : La Faille d'Adrian	53
Chapitre 9 : Négociation de l'Âme	59
Chapitre 10 : Le Point de Fusion	65
Chapitre 11 : Réveil Analytique	70
Chapitre 12 : L'Héritage Fantôme	76
Chapitre 13 : Le Sommet de Glace	81
Chapitre 14 : Infiltration Tactique	87
Chapitre 15 : Le Sacrifice du Cavalier	91
Chapitre 16 : Parfum de Trahison	97
Chapitre 17 : La Guerre des Chiffres	104
Chapitre 18 : Le Verre Brisé	110
Chapitre 19 : L'Ultime Audit	115
Chapitre 20 : La Nouvelle Ère	121

# Chapitre 1

## L'Ascension du Prédateur

Le soixante-quatorzième étage de la tour Varga n'était pas un bureau. C'était un sarcophage de verre et d'acier brossé suspendu au-dessus du vide de Francfort, une enclave où l'air lui-même semblait avoir été filtré par des algorithmes pour en extraire toute trace d'humanité. L'odeur de l'ozone, résidu permanent des serveurs massifs tournant en sous-sol, se mariait à la fragrance sèche du chêne noir.

Elena Morel lissa sa jupe crayon d'un geste mécanique. Le tissu de laine froide glissa sous ses doigts, mais la sensation ne parvint pas à apaiser la raideur de ses articulations. Ses mains étaient des blocs de glace. Sous la soie de son chemisier, une perle de sueur froide traçait un chemin lent le long de sa colonne vertébrale.

Elle n'était pas Elena Morel, aujourd'hui. Elle était l'analyste junior dont le dossier, impeccablement falsifié, reposait sur le bureau d'Adrian Varga. Elle était une ligne de code introduite frauduleusement dans un système infaillible.

Le silence de l'étage était une masse physique, une pression atmosphérique qui faisait bourdonner ses oreilles. Elle s'arrêta devant les doubles portes en verre fumé. Son reflet lui renvoya l'image d'une femme au visage de marbre, les traits tirés par une discipline féroce. Seul le battement erratique d'une veine au creux de son cou trahissait le moteur en surchauffe sous le capot.

Les portes coulissèrent sans un bruit. Une aspiration d'air, comme le soupir d'un prédateur au repos.

L'espace derrière était vaste, dénué de cloisons, dominé par une baie vitrée qui

embrassait l'horizon de la Main, strié par les lumières froides de la ville. Au centre de ce vide architectural, un bureau monolithique en ardoise sombre. Et derrière le bureau, l'homme.

Adrian Varga ne leva pas les yeux.

Il était penché sur un document, un stylo plume en platine entre les doigts. Le crissement de la pointe sur le papier bond de haute qualité était le seul son dans la pièce, un bruit de scalpel incisant la peau. Elena resta immobile, les pieds ancrés dans la moquette épaisse qui semblait vouloir absorber sa substance.

Le temps s'étira, devenant une matière visqueuse. Le rythme carotidien d'Elena s'accéléra, un métronome devenu fou cherchant une cadence à laquelle s'arrimer. Ses doigts se crispèrent sur la lanière de son sac, les jointures blanchissant sous la pression. Elle sentait le regard de Varga, même s'il ne la fixait pas. C'était une présence thermique, une radiation froide qui analysait chaque pore de sa peau.

— Trois minutes, finit-il par dire.

Sa voix était un baryton sec, dépourvu de toute inflexion mélodique. C'était le son d'un métal précieux que l'on frappe sur de la pierre.

— Monsieur ? parvint-elle à articuler. Sa gorge était un conduit de sable sec.

— Vous avez mis trois minutes à franchir le seuil entre l'ascenseur et mon bureau. La latence est le cancer de cette industrie, Mademoiselle...

Il marqua une pause volontaire, ses yeux quittant enfin le papier pour se planter dans les siens. Elena eut l'impression que l'oxygène quittait brutalement la pièce. Les yeux d'Adrian Varga n'étaient pas sombres ; ils étaient d'un gris d'orage statique, une couleur de ciel avant le désastre.

— ... Lang, termina-t-il, utilisant son pseudonyme avec une précision chirurgicale qui ressemblait à une insulte.

Il ne l’invita pas à s’asseoir. Il se contenta de la disséquer. Elena sentit une onde de choc parcourir ses membres, une paralysie qui ne venait pas de l’immobilité, mais d’une surcharge sensorielle. Il était plus imposant que sur les photos des revues financières. Ses épaules barraient la lumière de la ville, et son visage, aux angles droits et aux pommettes saillantes, semblait avoir été sculpté dans une substance plus dense que l’os.

Un reflux biliaire lui brûla l’arrière-gorge, un goût de cuivre et de bile qui la força à déglutir contre un œsophage verrouillé. Elle fixa un point imaginaire sur le bureau d’ardoise, refusant d’offrir le spectacle de ses pommettes qui s’embrasaient.

— Le marché ne connaît pas la latence, continua-t-il en posant son stylo.

Le stylo produisit un clic métallique qui résonna comme un coup de feu.

— Chaque seconde perdue est une hémorragie de capital. Pourquoi devrais-je confier mes flux de données à quelqu’un qui hésite devant une porte ?

Elle serra les dents jusqu’à ce que sa mâchoire craque.

— Je n’hésitais pas. J’observais l’architecture de votre système de sécurité facial à l’entrée. Une erreur de calibrage au niveau de la reconnaissance thermique. C’est ce vertige précis qui saisit le corps au bord du vide, une impulsion électrique dans le bas du ventre qui ordonne de sauter, non pas pour mourir, mais pour arrêter enfin de trembler sur le rebord.

Un mensonge. Un pari désespéré. Elle vit un micro-mouvement au coin de la bouche

d'Adrian. Ce n'était pas un sourire. C'était l'expression d'un entomologiste qui voit un insecte s'agiter de manière imprévue sous son épingle.

Il se leva. Le mouvement fut d'une fluidité animale. Il contourna le bloc d'ardoise, ses pas ne produisant aucun son. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. La proximité physique était une agression. Elena sentit l'odeur de l'homme : un mélange de tabac froid, de papier neuf et de quelque chose d'indéfinissable, une note de ferraille, comme le sang ou la foudre.

Elle refusa de reculer. Ses talons s'enfonçaient dans le sol, ses genoux étaient verrouillés. Elle pouvait voir le grain de sa chemise en coton égyptien, le nœud de cravate d'une perfection mathématique.

— Vous mentez, murmura-t-il.

Le mot flotta entre eux, lourd d'une menace sourde. Adrian se pencha légèrement, son souffle effleurant la tempe d'Elena. Elle sentit les poils de ses bras se hérissier. Sa propre respiration était devenue superficielle, une série d'inspirations courtes qui ne parvenaient pas à remplir ses poumons.

— Vos pupilles sont dilatées de 20 % au-delà de la norme pour cette luminosité, poursuivit-il, sa voix descendant d'une octave, devenant un grondement vibratoire dans sa poitrine. Votre rythme carotidien indique une fréquence de 110 battements par minute. Ce n'est pas de la curiosité technique, Mademoiselle Lang. C'est un effondrement systémique.

Il leva une main. Elena se figea, le sang se retirant de son visage. Elle s'attendait à une violence brute. Mais il ne la frappa pas. Ses doigts s'arrêtèrent à un centimètre de sa mâchoire, captant la chaleur de sa peau.

— La peur est un passif. Je ne tolère que les actifs dans ce bâtiment.

Son sang sembla se changer en azote liquide. Les battements de son cœur ne projetaient plus de la chaleur, mais une cadence métallique, une percussion sèche contre ses côtes qui ne servait plus qu'à alimenter le mécanisme de sa vengeance. Elle pensa à son père, à l'image de son corps brisé sur le carrelage de leur garage, à la lettre de saisie portant le sceau de Varga Capital. La douleur fut un électrochoc. Elle stabilisa son regard, plongeant ses yeux dans les abîmes gris de l'homme qui l'observait.

— Je n'ai pas peur du pouvoir. J'ai un dégoût viscéral pour le gaspillage. Et vous me faites perdre mon temps avec un interrogatoire physiologique alors que mes analyses sur le crash de la dette souveraine grecque dorment sur votre bureau.

Le silence qui suivit fut d'un poids différent. Plus dense. Plus toxique.

Adrian retira sa main, lentement, comme s'il regrettait de rompre la conduction thermique entre eux. Il fit un pas en arrière, rompant l'étau de sa présence.

— Vos analyses, dit-il en retournant vers la baie vitrée, le dos tourné, sont d'une arrogance technique qui frise l'insulte. Vous parlez de l'économie comme d'une pathologie nerveuse. Vous traitez les chiffres avec une cruauté que je n'ai vue que chez les algorithmes de haute fréquence.

Il se retourna brusquement. La lumière de la ville derrière lui le transformait en une silhouette d'ébène, un trou noir dans la réalité de la pièce.

— Qui vous a appris à haïr le système avec autant de précision ?

Le cœur d'Elena manqua un battement. La question était un piège, une sonde envoyée dans les fissures de son identité. Elle sentit ses paumes devenir moites. Elle les frotta discrètement contre le tissu de sa jupe.

— On n'apprend pas la haine. On la calcule. C'est une simple question d'équilibre entre l'offre et la demande de justice.

Adrian fit claquer ses doigts, un son sec.

— La justice n'existe pas dans ces murs. Ici, il n'y a que la possession. La possession des données, la possession des marchés, la possession des êtres.

Il s'approcha à nouveau. Une intentionnalité plus sombre émanait de sa démarche. Il s'arrêta devant elle, si près qu'elle pouvait voir le reflet de sa propre pâleur dans ses pupilles.

— Je savais que vous viendriez, murmura-t-il.

La paralysie qui saisit Elena fut totale. Ses muscles refusèrent d'obéir. L'air devint une masse solide dans sa trachée.

— Votre CV était trop parfait, Mademoiselle Morel.

Le nom tomba.

L'impact fut physique.

Elena vacilla. Le sol sembla se dérober, se transformer en une surface liquide. Le nom de son père, son propre nom, celui qu'elle avait enterré sous des couches de mensonges, résonnait dans l'antre de son ennemi.

Ses mains se mirent à trembler. Elle les cacha derrière son dos, les ongles s'enfonçant dans sa peau jusqu'à la douleur, cherchant une ancre dans la sensation de déchirure. Ses yeux s'embuèrent d'une tempête de pixels rouges qui brouillait sa vision.

Adrian ne bougea pas. Il savourait le spectacle de sa décomposition.

— Vous pensiez être l'infiltrée, dit-il, sa voix presque douce, d'une douceur de velours sur une lame de rasoir. Vous pensiez entrer ici avec votre petit plan de vengeance, vos micros-caméras et vos accès dérobés. Mais regardez autour de vous, Elena.

D'un geste lent, il désigna les écrans qui tapissaient un mur jusque-là resté dans l'ombre. Ils s'allumèrent simultanément. Des dizaines d'angles de vue. Elle se vit à l'entrée du bâtiment. Elle se vit dans l'ascenseur. Elle se vit en train de lisser sa jupe devant sa porte.

— Dans cet empire, je suis l'œil et le nerf. Votre recrutement n'était pas une erreur de mes services RH. C'était une commande.

Il fit un pas de plus. La chaleur émanant de son corps contrastait violemment avec le froid polaire de la pièce. Il leva la main et, cette fois, il ne s'arrêta pas.

Ses doigts se refermèrent sur son menton.

Il ne tenait pas son visage, il le possédait. La pression de son pouce sur sa lèvre inférieure n'était pas une caresse, c'était un sceau. Elle sentit la pulpe de son doigt écraser la chair contre ses dents, une douleur sourde qu'elle accueillit comme une ancre. Le contact fut une décharge haute tension qui remonta le long de ses nerfs, brûlant ses dernières valves de sécurité.

— Vous vouliez me démanteler ? demanda-t-il, ses yeux gris plongeant dans les siens. Vous vouliez voir l'homme qui a brisé votre père ramper ?

Elena essaya de parler, mais seul un son étranglé sortit de sa gorge.

— Je vais vous donner ce que vous voulez, continua Adrian. Je vais vous laisser entrer. Je vais vous laisser voir chaque rouage, chaque secret, chaque péché de Varga Capital. Mais sachez une chose, Elena Morel.

Il resserra sa prise. Ses yeux n'étaient plus de l'orage, ils étaient du métal en fusion.

— On ne possède pas ce que l'on détruit. On finit par en devenir l'esclave. Et vous... vous n'avez aucune idée de la noirceur du système auquel vous venez de prêter serment.

Il la lâcha brusquement. Le vide qu'il laissa fut presque plus douloureux que sa prise. Elena resta là, tremblante, le goût du fer dans la bouche.

Le silence retomba, plus lourd qu'avant. Adrian retourna s'asseoir, reprenant son stylo comme si l'échange n'avait jamais eu lieu.

— Vous commencez demain à six heures. Ne soyez pas en retard. La latence, Mademoiselle Morel... est une condamnation à mort.

Il se remit à écrire. Le crissement de la plume sur le papier reprit son rythme de métronome. Elena fit demi-tour, ses jambes se mouvant comme des automates. En sortant, elle ne sentait plus le froid de la tour. Elle sentit le marquage au fer rouge de ses doigts sur sa peau.

L'ascenseur commença sa descente vertigineuse. Elena s'appuya contre la paroi de verre. Ses mains tremblaient toujours, mais son regard était fixé sur son propre reflet. Le visage de la femme qui voulait se venger s'effaçait, laissant place à quelque chose de plus sombre, de plus affamé.

La guerre n'avait pas commencé. Elle venait d'être absorbée par le système.

Elle posa ses doigts sur le panneau de commande. Le curseur clignotait. Un compte à rebours vers l'oubli de soi. Elle entra la première ligne de code du projet Acheron.

La morsure était scellée.

# Chapitre 2

## Le Contrat d'Oxygène

Le soixante-quatrième étage du siège de Varga Capital ne possédait pas de fenêtres ouvrantes. L'air y était un produit de synthèse, filtré, déshydraté, injecté de particules d'ozone pour maintenir une vigilance artificielle. À cette altitude, le ciel de Francfort n'était qu'un dégradé de gris industriels, une toile de fond statique pour le reflet d'Elena Morel sur la paroi de verre.

Ses mains étaient posées à plat sur le bureau en chêne brûlé, dont le grain avait été poli jusqu'à l'obsession. Le cuir de son fauteuil émit un craquement feutré qui, dans ce silence chirurgical, résonna comme une fracture osseuse. Une goutte de sueur traça un chemin lent entre ses omoplates. Elle ne bougea pas. Elle refusait d'offrir ce mouvement à la lentille de la caméra dissimulée dans le détecteur de fumée, ou à l'algorithme de reconnaissance biométrique qui, elle le savait désormais, analysait la fréquence de ses battements de paupières.

Sur l'écran ultra-large, le tableau de bord Bloomberg clignotait. Le rouge dominait.

— « Section 4. Dérivés de crédit exotiques. Portefeuille "Acheron". »

La voix d'Adrian Varga n'était pas passée par les haut-parleurs. Elle émanait des murs, une vibration de basse fréquence qui fit vibrer le sternum d'Elena. Il n'était pas dans la pièce, et pourtant, l'espace était saturé de sa présence, comme si l'oxygène avait été remplacé par sa volonté pure.

Elle saisit la souris. Le clic fut une détonation.

Le portefeuille Acheron était une monstruosité mathématique, un enchevêtrement de CDS et de structures synthétiques si complexes qu'elles défiaient la logique comptable. C'était l'arme du crime qui avait brisé son père, et Adrian la lui tendait pour voir si elle oserait presser la détente. Les chiffres défilaient, cascade de néons bleus reflétée dans ses pupilles dilatées. Le sang d'Elena ne bouillait plus ; il coulait comme de l'azote liquide.

Elle commença à taper. Le rythme était celui d'une métronome dérégulée. \*Entrée. Suppression. Re-calcul.\*

Elle cherchait la faille, le "nœud de strangulation" que Varga insérait toujours dans ses structures. Les minutes s'étirèrent, fluides et impitoyables. La température de la pièce semblait avoir chuté de plusieurs degrés. Elle sentit le bout de ses doigts s'engourdir, une cyanose de stress qui rendait le contact avec les touches presque douloureux.

Elle trouva l'anomalie. Une ligne de commande aspirant les liquidités en cas de volatilité supérieure à 4 %. Une trappe.

Le verre derrière elle vibra. Un mouvement d'air, subtil mais distinct. L'odeur arriva avant l'homme : un mélange de santal froid et de papier neuf qui semblait poursuivre Adrian Varga comme un linceul. Elle ne se retourna pas. Ses mains se figèrent, les jointures blanchies.

— « Vous avez mis quarante-deux minutes de plus que prévu pour identifier la clause de rachat forcé, Morel. »

La voix était proche. Elle sentit la chaleur émaner du corps d'Adrian, juste derrière son épaule gauche, une intrusion thermique dans son sanctuaire de verre. Son parfum colonisa ses poumons. Chaque inspiration qu'elle prenait semblait désormais porter l'estampille Varga.

— « Le modèle était crypté en couches successives, » répondit-elle. Sa voix était un fil de fer, tendu jusqu'à la rupture. « Vous avez utilisé un protocole de dissimulation que même la Banque Centrale Européenne ne détecterait pas. »

— « La conformité est une illusion pour les faibles, » murmura-t-il.

Il posa une main sur le dossier de son fauteuil. Elena sentit le poids physique de ce geste. Ce n'était pas une caresse, c'était une prise de possession. La pression du cuir contre son dos changea. Elle se raidit, le menton levé.

— « Regardez-moi. »

L'ordre était calme, dépourvu de rudesse, ce qui le rendait d'autant plus implacable. Elena tourna lentement la tête. Ses yeux d'acier ne reflétaient aucune émotion, seulement une curiosité analytique insupportable.

Il se pencha. L'espace entre leurs visages se réduisit à quelques centimètres. Elena pouvait voir les battements de sa carotide, d'une régularité effrayante. Son propre pouls, en revanche, battait la chamade dans ses tempes, un tambour de guerre qu'elle ne parvenait pas à faire taire. Elle ne sentait plus que le goût ferreux de sa propre soumission.

— « Vous tremblez, » nota-t-il. Un constat technique, comme s'il commentait une fluctuation mineure de l'indice de volatilité.

Il leva la main. Ses doigts s'approchèrent de son visage. Elle resta immobile, une statue de chair dont chaque pore hurlait la fuite. Il s'arrêta à un millimètre de sa joue, là où la chaleur de sa peau rencontrait la froideur de l'air climatisé.

— « La peur est une dépense énergétique inutile, Elena. Dans cette tour, nous ne tolérons pas le gaspillage. »

Il se redressa brusquement, rompant le champ magnétique. Le vide qu'il laissa fut presque plus douloureux que sa proximité.

— « Validez l'ordre de vente. Détruisez le portefeuille Acheron. Liquidez tout. »

— « Si je fais ça, trois banques régionales en Italie feront faillite avant la clôture. »

Adrian se retourna lentement. Un demi-sourire, dépourvu de toute chaleur, étira ses lèvres fines.

— « Vous parlez comme une héritière déchue qui cherche encore la morale dans les colonnes de chiffres. Votre père a fait la même erreur. Il pensait que le système avait un cœur. Il a découvert qu'il n'avait que des dents. »

Le nom de son père, prononcé avec cette indifférence chirurgicale, agit comme une décharge électrique. Le silence qui suivit fut une masse physique pesant sur ses épaules. Elle ancrâ ses talons dans la moquette épaisse.

— « Les banques italiennes sont une externalité négligeable. Mais en liquidant maintenant, vous perdez 150 millions de dollars de commissions. C'est un mauvais calcul, Adrian. »

— « Vous m'avez appelé par mon prénom. »

Il s'approcha à nouveau et s'assit sur le rebord du bureau, face à elle.

— « Vous ne défendez pas les épargnants. Vous essayez de me prouver que vous êtes plus vorace que moi. »

Il saisit son menton entre son pouce et son index. La pression était ferme, interdisant

tout mouvement. Sa peau était glaciale. Elena sentit une décharge parcourir sa colonne vertébrale, le tressaillement du métal sous la presse.

— « Vouloir surpasser le diable sur son propre terrain demande un sacrifice. Celui de votre oxygène. »

Il relâcha son emprise. L'empreinte de ses doigts resta sur sa peau comme une brûlure de froid.

— « Regardez votre écran de contrôle. »

Un nouveau graphique était apparu. Un schéma de sa propre activité cérébrale, couplé à ses constantes vitales captées par le fauteuil. Son rythme cardiaque formait une ligne de crêtes acérées.

— « Chaque émotion que vous ressentez se traduit par un bit de donnée que mes algorithmes traitent. Vous n'êtes pas ici pour travailler sur des produits dérivés. Vous \*êtes\* le produit dérivé. »

Il se dirigea vers la porte, qui s'ouvrit dans un glissement pneumatique.

— « Exécutez l'ordre. Ou partez. Mais si vous restez, sachez que je verrai chaque mensonge que votre corps tentera de me raconter. »

La porte se referma. Elena resta seule dans l'opulence stérile. Elle déplaça le curseur sur le bouton "Exécuter". Elle ne pensait plus aux épargnants. Elle pensait à la pression des doigts d'Adrian et à la façon dont, pour la première fois, elle s'était sentie exister dans le regard d'un monstre.

Elle cliqua.

À des milliers de kilomètres, les écrans virèrent au rouge. Elena Morel ne sentit rien, sinon une étrange et terrifiante légèreté. Elle s'adossa à son fauteuil, les yeux fixés sur la caméra. Elle ne sourit pas. Elle se laissa absorber par le système, devenant une variable de plus dans l'empire Varga.

Elle tendit la main vers son sac. Ses doigts se rétractèrent comme devant une morsure. L'intrusion était là, nichée entre son rouge à lèvres et son carnet : un jeton d'obsidienne, une empreinte invisible mais brûlante au fond de son sac. Elle l'extirpa. Des coordonnées GPS y étaient gravées.

Une heure plus tard, elle franchissait la porte d'un entrepôt dans la zone portuaire. L'intérieur était vaste, glacial, sentant l'huile de moteur et la poussière de fer. Au centre, sous un dôme de lumière crue, Adrian l'attendait.

Le béton brut de l'endroit rendait sa silhouette plus menaçante encore que dans la tour de verre. Il se tenait près d'une table chirurgicale où un écran affichait les comptes offshore de son père. Les comptes que tout le monde croyait vidés.

— « Choisissez, Elena. »

Sa voix ne venait pas d'un haut-parleur, mais de l'ombre, à quelques centimètres de sa nuque.

— « Ce bouton valide le transfert. La fortune de votre père revient dans vos mains. Son nom est blanchi. »

Elle sentit l'ombre de sa main s'approcher de son épaule. Le silence était un gouffre.

— « Le prix est l'abandon de la fiction, » dit-il. « Si vous appuyez, vous n'êtes plus la victime. Vous devenez moi. »

Sa main droite se leva. Elle l'observa comme s'il s'agissait de la main d'une étrangère. Elle voulait que son nom lui brûle la langue comme de l'acide, mais elle ne sentait que l'attraction du vide.

Adrian posa sa main sur la sienne. Ce n'était pas un geste de réconfort. C'était une prise. Il guida ses doigts vers le clavier. La zone de contact était le seul point de réalité dans un univers qui s'effondrait.

Elle appuya sur la touche 'Entrée'.

L'écran devint noir. Les lumières de l'entrepôt s'éteignirent, jusqu'à ce qu'il ne reste que le halo bleuté. Adrian ne retira pas sa main. Il la retourna brusquement, forçant Elena à lui faire face. Dans l'obscurité, ses yeux étaient deux fragments de verre noir.

Il ne l'embrassa pas.

Il ne dit rien de plus.

Il se contenta d'étudier la dévastation sur son visage, savourant sa défaite qui était sa plus grande victoire. Il l'avait privée d'air jusqu'à ce qu'elle accepte de respirer le sien.

— « Demain, à huit heures, » dit-il enfin. « Nous avons un empire à diriger. »

Il s'enfonça dans l'obscurité. Elena resta seule. Elle regarda ses mains. Elles ne tremblaient plus. Elles étaient d'une immobilité de morte.

Elle sortit de l'entrepôt. L'air était sec. L'air était parfait. Elle n'était plus l'infiltrée ; elle était l'instrument. Et alors qu'elle marchait vers sa voiture, elle comprit que le plus terrifiant n'était pas d'avoir perdu son âme.

C'était de réaliser qu'elle commençait enfin à aimer le vide.

# Chapitre 3

## Échos de Chêne Noir

Le cristal de Baccarat heurta la nappe en lin avec une précision de métronome. Dans la salle à manger de la suite genevoise, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une masse d'air pressurisée qui pesait sur les épaules d'Elena. L'odeur de la truffe blanche et du veau de lait se mêlait au parfum âcre du silicium chauffé s'échappant des serveurs dissimulés derrière les boiseries sombres.

Adrian Varga ne mangeait pas ; il déconstruisait sa nourriture avec une efficacité chirurgicale. Chaque mouvement de son poignet, souligné par le battement régulier d'une veine sur sa tempe, trahissait une maîtrise qui frisait la pathologie. Une goutte de sueur traça un sillage de glace entre les omoplates d'Elena. Ses propres doigts, crispés sur le manche en argent de sa fourchette, refusaient de lui obéir. Elle fixa le dossier posé à la lisière de son assiette, un rectangle de papier dont la blancheur l'aveuglait sous les lustres minimalistes.

\*Morel & Associés. Liquidation forcée. Actifs résiduels : 0.\*

— Le vin est un Clos de la Roche 2015, Elena. Une structure rigide. Il exige de l'attention pour ne pas se briser.

La voix d'Adrian était un murmure de velours et de glace pilée. Il ne la regardait pas. Ses yeux étaient rivés sur le reflet de la ville qui scintillait derrière les baies vitrées. Elena tenta d'inspirer, mais l'air s'était raréfié. Sa gorge se contracta, un spasme sec qui lui arracha un battement de cils erratique. Ses phalanges étaient d'un blanc de craie. D'un geste lent, presque léthargique, elle fit glisser le dossier vers elle. Le frottement du papier sur le bois sombre produisit un son strident.

Elle l'ouvrit. Page 42. Le montage financier était d'une cruauté géométrique. Ce n'était pas une faillite ; c'était une exécution orchestrée par des algorithmes, une série de ventes à découvert massives qui avaient asphyxié l'entreprise de son père en moins de six heures. Au bas du document, une signature électronique, élégante et barbare. \*Varga Capital.\*

— Mon père croyait aux cycles du marché, articula-t-elle, la voix tendue jusqu'à la rupture. Il pensait que l'éthique était une variable.

Adrian déposa ses couverts. Le choc du métal sur la porcelaine résonna comme un coup de feu.

— L'éthique est un luxe de rentier, Elena. Votre père était un romantique dans un monde de prédateurs. Il a été effacé par une erreur logique.

Il fouilla dans la poche intérieure de sa veste, un mouvement fluide, prédateur. Il en sortit un étui en cuir noir qu'il fit glisser sur la table. L'objet s'arrêta exactement au centre du dossier. Elena sentit son cœur cogner contre ses côtes, un rythme désordonné qui lui donnait le vertige. Elle reconnut le plume Montblanc en résine noire, avec cette légère éraflure sur le capuchon d'or. Le stylo avec lequel son père signait ses contrats. Le stylo qu'il tenait peut-être au moment où il avait décidé que le vide était la seule issue.

— Je ne l'ai pas trouvé, Elena. Je l'ai pris. Le jour où l'inventaire a été dressé, après l'évacuation du corps. C'était un trophée.

Elena sentit une nausée acide monter en elle. Adrian ne lui offrait pas un souvenir, il lui offrait une confirmation. Il savait qui elle était dès la première seconde. Il l'avait laissée ramper dans les entrailles de son empire, s'amusant de sa soif de vengeance comme on s'amuse d'un rat dans un labyrinthe de verre. Ses doigts effleurèrent le

cuir froid. Elle le saisit, les jointures livides.

— Vous l'avez tué.

— Je l'ai liquidé, corrigea Adrian. La mort est une conséquence biologique. La liquidation est une nécessité mathématique.

Il se leva, contourna la table avec la grâce silencieuse d'un chasseur nocturne. Elena resta pétrifiée. Elle sentit sa présence derrière elle, une aura de chaleur sèche. Il posa une main sur sa nuque, ses doigts effleurant la peau sensible à la base du crâne. Elena eut un haut-le-cœur, mais elle ne se déroba pas. Elle ne pouvait détacher ses yeux du stylo, son estomac se nouant dans une contraction qui n'était pas seulement de la répulsion, mais un appel du vide.

— Ne tremblez pas. Vous n'allez pas sauter par la fenêtre, Elena. Vous allez apprendre à aimer le vide.

Il se pencha, ses lèvres frôlant son oreille. L'odeur de son parfum — santal, fer et pluie — l'envahit.

— Bienvenue chez Varga Capital. L'allégeance commence maintenant.

Il retourna s'asseoir et projeta une dernière feuille sur la table. Un transfert de fonds crypté, daté de la veille du suicide. Une somme colossale évaporée vers un compte offshore. Le donneur d'ordre n'était pas Adrian. C'était son père. La pièce se mit à tanguer. Son père n'avait pas été détruit par Varga ; il avait collaboré.

— Signez, ordonna Adrian.

— Quoi ?

— L’avenant du rachat. Si vous signez, vous validez la spoliation. Vous devenez ma complice. Vous effacez la dette morale.

La main d'Elena tremblait. Ce n'était plus un petit frémissement, c'était une convulsion. Elle dut saisir son propre poignet pour stabiliser le mouvement. Adrian l'observait, visage de granit. Elle posa la plume sur la ligne pointillée. La résistance du papier était minimale. Elle signa. \*Elena Morel.\*

Adrian ramassa le document et le rangea dans le coffre mural. Le cliquetis du mécanisme scella son destin.

— On n'aime pas une variable, Elena. On l'utilise jusqu'à l'obsolescence.

Elle quitta la salle sans un regard en arrière. Dans le couloir, le claquement de ses talons résonnait comme le décompte d'une bombe. Elle entra dans l'ascenseur. Dans le miroir fumé, elle ne reconnut pas la femme qui lui faisait face. Ses yeux étaient plus sombres, sa peau plus pâle, et sa main serrait toujours le corps de résine noire du Montblanc. Elle descendait vers le hall, là où l'on liquide les hommes pour sauver les dividendes.

Elle était devenue une extension du système. Elle était devenue une Varga.

À l'étage, Adrian Varga restait seul face au vide de la ville. Il n'avait jamais douté d'elle. Il l'avait brisée pour mieux la reconstruire à son image : une lame de précision, froide, efficace, mortelle. Il se versa un dernier verre, le regard tourné vers l'obscurité du lac. La partie d'échecs basculait dans une phase où les règles n'existaient plus. Le silence reprit ses droits dans la suite, un silence de secrets enfouis, tandis qu'au-dehors, le monde continuait de tourner, ignorant que son destin venait d'être scellé entre un stylo de luxe et une trahison méthodique.

# Chapitre 4

## L'Algorithme de la Peur

L'air dans la crypte de données de Londres ne se respirait pas ; il se consommait. Une atmosphère déshydratée, filtrée jusqu'à l'asepsie, où l'émanation des processeurs surchauffés se mêlait à la morsure métallique de la climatisation industrielle. Elena Morel sentait ses poumons se figer à chaque inspiration, comme si des microparticules de givre tapissaient ses alvéoles.

Le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence physique. Un bourdonnement sourd, uniforme, généré par les milliers de ventilateurs de serveurs qui tournaient à des vitesses de turbine, créant une vibration qui remontait par la plante de ses pieds pour faire trembler imperceptiblement la base de son crâne.

Devant elle, le terminal clignotait. Un curseur blanc, métronomique, battait au rythme de son propre pouls.

\*Entrée de la clé de chiffrement.\*

Ses articulations étaient raides, ses phalanges blanchies par la pression qu'elle exerçait sur le bord du bureau en acier brossé. Une goutte de sueur, froide comme une lame, glissa lentement de sa tempe pour mourir dans le col de sa chemise en soie. Elle ignorait le nom de ce qui tordait son diaphragme ; c'était une décharge électrique continue, une contraction spasmodique qui transformait chaque bouffée d'oxygène en un luxe qu'elle ne pouvait plus s'offrir.

Sur l'écran, les lignes de code défilaient, une cascade verte et impitoyable. Elle cherchait le protocole \*Ares-V\*, l'algorithme fantôme qui avait réduit le nom des

Morel à une note de bas de page dans les registres des faillites. Soudain, le ronronnement des serveurs changea de fréquence. Un clic, presque inaudible, résonna derrière elle.

Le sang d'Elena reflua de ses extrémités. Le froid de la pièce parut s'intensifier de dix degrés. Elle ne pouvait plus se détourner. Sa nuque était devenue un bloc de marbre, ses trapèzes si contractés qu'une vision tunnel l'assaillit, réduisant le monde aux pixels de l'écran. L'odeur changea. L'ozone fut balayé par quelque chose de plus organique, de plus dangereux. Une vapeur de bois sec, une base de fer froid.

Adrian Varga.

Il ne marchait pas, il se matérialisait. Le silence qui l'accompagnait était plus lourd que celui des machines. C'était l'inertie d'un prédateur observant une proie déjà prise au piège. Une ombre s'étira sur le clavier, longue, élégante. Elena fixa cette silhouette projetée. Les mains de l'homme ne touchaient rien, mais elle percevait la radiation thermique de son corps dans son dos, un contraste violent avec l'air glacial de la salle.

— L'architecture de ce serveur est basée sur une suite de Fibonacci inversée, Elena.

Sa voix était un murmure de velours sur du verre brisé. Basse, dénuée de toute trace de surprise.

— Si vous continuez avec cette force brute, le système va purger les données dans exactement quarante-deux secondes. Et votre identité sera envoyée à Interpol avant même que vous n'ayez atteint l'ascenseur.

Le choc dans sa cage thoracique fut si violent qu'elle crut entendre ses côtes craquer. Sa main droite, posée sur la souris, fut prise d'un tremblement qu'elle ne put réprimer. Adrian fit un pas de plus. Il était si proche qu'elle devinait le mouvement de sa respiration contre ses cheveux. Il ne la touchait pas, mais l'oppression était totale.

— Poussez-vous.

Elena se décala, ses mouvements saccadés, mécaniques. Elle dut s'appuyer contre le rack de serveurs brûlant à sa droite pour ne pas s'effondrer. Le métal chauffé contre sa hanche et l'air polaire sur son visage la firent chanceler. Adrian s'assit à sa place. Ses yeux, d'un gris d'orage fixe, étaient rivés sur l'écran. Ses doigts commencèrent à courir sur le clavier. Chaque frappe de touche sonnait comme un couperet.

— Vous cherchez le cadavre de votre père dans les lignes de mon grand livre, murmura-t-il tout en codant. Vous ne trouverez rien ici. Pas de cette manière. Le crime n'est pas dans la donnée. Il est dans le silence entre deux transactions.

Il s'arrêta. L'écran devint d'un noir profond, reflétant le visage d'Elena, spectral, et derrière elle, la masse sombre d'Adrian.

— Regardez.

Il se tourna vers elle. Leurs regards se croisèrent. Il n'y avait aucune chaleur. Juste une curiosité clinique, comme s'il disséquait une espèce rare. La paralysie d'Elena fut balayée par une chaleur liquide, une poussée de bile acide qui dégelait ses membres pour mieux les consumer.

— Pourquoi ? réussit-elle à articuler. Sa voix était étranglée par la sécheresse de l'air.

Adrian se leva, l'obligeant à lever le menton, exposant la ligne vulnérable de sa gorge. Il fit un pas, brisant la distance sociale. Elena recula, mais son dos heurta violemment le métal du rack.

— Parce que je voulais voir si vous aviez l'estomac pour le faire. Beaucoup ont le désir. Très peu ont l'instinct. Vous, vous avez le tremblement de la main, mais vos

yeux sont déjà ceux d'un assassin.

Il leva la main. Elle se figea. Ses doigts s'arrêtèrent à quelques millimètres de sa joue. L'air entre eux semblait se densifier, devenir une substance visqueuse.

— La vengeance est une émotion de bas étage, Elena. C'est pour les gens qui croient encore à la justice. Ici, il n'y a que la structure. Votre père n'a pas été détruit par moi. Il a été effacé par une erreur d'arrondi.

Le goût de fer et de cendre persistait sous la langue d'Elena. Elle ne lui offrirait pas la faiblesse d'une larme.

— Montrez-moi, dit-elle soudain. Sa voix était plus ferme. Si vous êtes si sûr de votre supériorité, montrez-moi comment vous l'avez fait.

Un demi-sourire, cruel, étira les lèvres d'Adrian.

— Approchez.

Il se rassit et, d'un geste impérieux, indiqua l'espace restreint à ses côtés. Elle se rapprocha. Le contact, à travers le tissu de leurs vêtements, fut une brûlure chimique.

— Posez votre main sur la mienne.

Elle hésita, puis posa sa main tremblante sur le dos de celle d'Adrian. Sa peau était fraîche, presque froide. Dès que leurs chairs se touchèrent, l'instabilité d'Elena se stabilisa, comme si la rigidité de l'homme servait de tuteur à sa propre chute.

— Regardez la ligne 404.

Il commença à taper, guidant les mouvements de la main d'Elena. Ils étaient deux

spectres dans une cathédrale de données, unis par un savoir occulte. Sous ses doigts, elle voyait le système s'ouvrir sur des dossiers qu'elle n'avait jamais entrevus. Des noms de banques centrales, des codes de clearing, des montants sans réalité physique.

— Vous apprenez à dissimuler un meurtre financier, Elena. C'est ce que vous vouliez.

Elle sentait son souffle sur sa nuque, un courant d'air chaud provoquant une chair de poule immédiate. Elle ne pouvait plus détacher ses yeux de l'écran.

— Pourquoi m'aidez-vous ?

Adrian s'arrêta. Ils étaient si proches que leurs fronts se touchaient presque. Elle voyait les plaques de glace dérivant dans ses iris sombres.

— Parce qu'un empire n'a de valeur que s'il y a quelqu'un d'assez intelligent pour essayer de le voler.

Il retira brusquement sa main, la laissant seule avec le froid. Il se leva, rangeant sa chaise avec une précision maniaque.

— J'ai effacé les logs de votre intrusion. Pour le système, vous n'avez jamais été ici. Pour moi, vous n'avez jamais été aussi exposée.

Il se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il s'arrêta sans se retourner.

— Ne revenez pas demain avec de l'espoir. L'espoir est une erreur de calcul. Revenez avec une stratégie.

La porte se referma avec un sifflement pneumatique. Elena resta seule. Ses paumes étaient rouges là où elle avait enfoncé ses ongles. Elle se tourna vers l'écran. Ce qu'il lui avait donné était bien plus dangereux qu'un document : c'était la clé de sa propre

corruption. L'odeur d'ozone lui parut soudain plus douce. Elle ne se sentait plus comme une intruse. Elle commençait à se sentir comme une extension de la machine.

Elle posa ses doigts sur le clavier. Cette fois, ils ne tremblaient plus. Elle commença à taper, reproduisant la cadence d'Adrian. Un écho sec. Une promesse de ruine.

Elle savait qu'il l'observait via les caméras thermiques. Elle savait qu'il voyait son rythme cardiaque ralentir, son âme se calcifier. Elle lui offrit ce spectacle. Une métamorphose en temps réel. Le silence n'était plus une menace ; c'était son nouveau royaume.

Elle effaça la dernière trace de son hésitation. L'écran devint totalement noir. Dans le reflet, elle ne reconnut pas la femme qui la regardait. Elle ne vit qu'une ombre, prête à dévorer la lumière. La morsure du froid ne lui faisait plus rien. Elle était devenue le froid.

Elle quitta la crypte et remonta vers l'appartement de Marylebone. L'obscurité à l'intérieur n'était plus une absence de lumière, mais une présence de velours. Elle s'installa devant ses propres moniteurs, la clé USB extraite de son gant pesant une tonne. Elle ouvrit le dossier chiffré.

Le curseur s'immobilisa. L'écran devint noir, un unique pixel blanc clignotant au centre. Une ligne de texte apparut avec la lenteur d'un arrêt de mort :

\*« La curiosité est une faille de sécurité, Elena. »\*

L'air devint épais comme de la mélasse. Une seconde ligne s'afficha :

\*« Regarde la ligne 402. »\*

Ses yeux scannèrent le code. La ligne 402 n'était pas un algorithme financier. C'était

un transfert. Un compte offshore crédité juste avant la faillite de son père. Le nom du bénéficiaire fit l'effet d'une décharge électrique.

\*Morel, Jean-Jacques.\*

Le silence qui suivit fut un vide pneumatique. Son père n'avait pas été détruit par Adrian Varga. Il avait été son complice. Il avait vendu son honneur avant de se donner la mort. Elena sentit une nausée acide monter dans sa gorge. La trahison n'était plus un concept ; c'était cette désintégration de chaque atome de son corps.

Son téléphone vibra contre le verre du bureau.

— « Est-ce que tu comprends maintenant ? »

La voix d'Adrian était un murmure de soie et de scalpel. Aucun triomphe, juste une constatation. Elena se voyait dans le reflet : une silhouette brisée, le visage déformé par une horreur sans nom.

— « Ton père n'était pas une victime, Elena. Il était un pivot. Un rouage défaillant que j'ai dû retirer. »

— « Pourquoi ? » parvint-elle à articuler.

— « Pour que tu cesses d'agir par émotion. La haine est une impureté. Je t'ai libérée de ton fardeau. Maintenant, tu es vide. Et le vide est le seul état qui permette le pouvoir pur. Regarde par la fenêtre. »

Elle s'approcha de la vitre. Dans la lumière grise de l'aube, une berline noire attendait, le moteur tournant.

— « Tu as le dossier. Tu peux détruire Varga Capital. Mais tu transformeras son

suicide en aveu de culpabilité public. Ou bien, tu peux monter dans cette voiture. Tu peux accepter que ton âme a déjà été vendue, il y a bien longtemps. Et tu peux commencer à apprendre comment on dirige un empire au lieu de chercher à le brûler.

»

L'appel coupa. Elena appuya son front contre la vitre froide. La haine était toujours là, nichée sous ses côtes, mais elle s'était transformée en un métal liquide, malléable. Elle se détourna, ramassa la clé USB et quitta l'appartement sans rien prendre. Elle laissa derrière elle la version d'elle-même qui croyait encore à la justice.

Lorsqu'elle descendit, la portière de la berline s'ouvrit d'elle-même. Elle s'installa sur le cuir. Adrian n'était pas là, mais son ombre saturait l'espace. Un contrat de cession de parts était posé sur le siège. Un empire contre son silence. Un trône contre sa liberté.

Elle ramassa le stylo plume. Sa main ne tremblait plus. Elle signa son nom, chaque lettre étant une entaille dans son propre cœur.

La voiture s'élança vers les gratte-ciels de la City qui s'embrasaient sous le soleil. Elena Morel n'existait plus. Elle était devenue une extension du système. Et tandis que la berline s'enfonçait dans le cœur financier du monde, elle réalisa que la possession n'était pas une question de sentiments. C'était une question de structure.

Elle n'était plus la victime du crash. Elle était l'algorithme de la chute. Et elle n'avait jamais autant aimé le poids de ses chaînes. Elle accéléra mentalement la cadence, prête à dévorer la lumière. Le froid était enfin total.

# Chapitre 5

## Le Bal des Masques

Le silence dans la suite 402 de l'Hôtel des Bergues n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une nappe de mercure pesant sur les épaules des hommes présents. L'air, saturé par l'arôme stérile des serveurs en surchauffe et les effluves de tabac froid s'échappant de la mallette en cuir de Volkov, semblait s'être cristallisé.

Adrian Varga restait immobile. Sa silhouette, découpée contre le panorama nocturne du lac Léman, était une insulte à la notion même de mouvement. Ses doigts longs et pâles reposaient sur le rebord d'un verre de cristal, sans jamais le saisir. Il laissait le vide faire le travail à sa place.

En face, Volkov, un colosse au cou de taureau dont le costume Brioni semblait sur le point de craquer sous la pression d'une colère contenue, fixa Elena. Ses yeux étaient des bilans comptables passés au broyeur : illisibles, froids, définitifs.

— Vos chiffres sont une fiction, Morel, cracha Volkov. La Banque Centrale de Russie ne validera jamais un tel transfert d'actifs sans une garantie de rang A. Varga joue avec le feu, et vous, vous n'êtes qu'une allumette.

Elena sentit une goutte de sueur glacée glisser entre ses omoplates. Sa main droite, dissimulée sous la table en acajou verni, se serra si fort que ses ongles s'enfoncèrent dans sa paume. Quatre croissants rouges. Son cœur frappait contre ses côtes, un métronome déréglé, mais son visage demeurait une surface de verre trempé. Elle ne cilla pas. Elle sentait l'attention d'Adrian sur elle comme une brûlure thermique, une sonde psychologique explorant chaque faille de sa posture. S'il intervenait maintenant, elle perdait.

Elle redressa le buste. Le crissement de sa chaise sur le tapis de soie fut le seul signal du changement de pouvoir.

— La garantie de rang A est une relique du vingtième siècle, Volkov.

Sa voix était basse, monocorde. Une lame de scalpel glissant sur une vitre. Elle fit glisser une tablette tactile sur la surface polie.

— Nous ne parlons pas de transfert d'actifs classiques. Nous parlons d'une restructuration de votre dette souveraine via des swaps de défaut de crédit synthétiques. Si vous refusez, le défaut de paiement de votre filiale à Londres sera prononcé d'ici trois heures. Le temps que le soleil se lève sur la City, votre empire ne sera plus qu'un souvenir numérique.

Le silence revint, plus dense. Volkov écarquilla les yeux. Un tic nerveux agita sa paupière gauche. Adrian tourna lentement la tête. Pour la première fois de la soirée, il fixa Elena. Ses iris, d'un gris d'orage électrique, semblèrent se dilater. Une micro-expression de prédation satisfaite.

— Vous bluffez, grogna Volkov. Ses mains, épaisses, se posèrent à plat sur la table.

Elena se pencha en avant. Elle perçut l'odeur de Volkov : un mélange de vodka de luxe et de peur animale. Elle ressentit une certitude glacée. Elle n'était plus la fille Morel cherchant vengeance ; elle était le système lui-même.

— Page quarante-deux du protocole d'accord, dit-elle sans consulter ses notes. Vous y trouverez la clause de subrogation croisée. J'ai personnellement injecté le code qui verrouille vos accès aux liquidités de la Deutsche Bank si ce contrat n'est pas signé avant minuit. Adrian ne vous l'a pas dit ? C'est moi qui tiens les clés du coffre, désormais.

L'utilisation du prénom fut une décharge électrique. Dans le monde de Varga Capital, c'était un sacrilège, ou une déclaration de propriété. Adrian se leva. Le mouvement fut fluide, félin. Il se posta derrière elle. Elle ne le vit pas, mais elle sentit la chaleur de son corps. L'acier contre la soie.

— Elle a raison, Volkov, murmura Adrian. Sa voix était un velours sombre. Mademoiselle Morel a une compréhension... chirurgicale de vos faiblesses. Elle sait où vous saignez. Et elle aime l'odeur du sang.

Elena ferma brièvement les yeux. Elle eut envie de vomir le whisky qu'elle n'avait pas encore bu, tandis que ses muscles trahissaient sa haine en cherchant le contact d'Adrian. Une décharge d'adrénaline si pure qu'elle en eut le vertige. Volkov ramassa son stylo Montblanc. Le métal cliqua contre le papier. Le son d'une guillotine qui tombe. Il signa. Furieusement.

Lorsqu'il fut parti, Elena resta assise, fixant les signatures. Elle avait gagné, mais elle se sentait comme si elle venait de vendre une partie de son âme pour un morceau de papier. Ses doigts étaient glacés. Elle sentait le regard d'Adrian peser sur le sommet de sa tête.

Il ne recula pas. Au contraire, il se rapprocha. Le silence était désormais habité par le bruit de sa propre respiration, trop courte. Elle voyait l'ombre d'Adrian s'étendre sur la table, recouvrant la sienne.

— Vous avez été... impeccable, Elena.

Le mot fut prononcé avec une lenteur calculée.

— Vous saviez qu'ils allaient céder, parvint-elle à articuler. Sa voix tremblait imperceptiblement. Elle détestait cette faiblesse.

— Je savais qu'ils céderaient face à vous. Face à une femme qu'ils sous-estimaient, ils ont été aveuglés par leur propre arrogance. C'est brillant. C'est... cruel.

Il contourna la chaise pour se placer devant elle. La lumière crue se reflétait dans ses pupilles, lui donnant un air inhumain.

— Vous tremblez, observa-t-il.

Ce n'était pas une question. Il se pencha, posant ses mains sur les accoudoirs de sa chaise, l'emprisonnant dans un cercle de luxe et d'autorité. L'arôme métallique de la climatisation réglée trop bas l'enveloppa comme un linceul.

— Est-ce l'adrénaline de la victoire, Elena ? Ou est-ce la réalisation que vous venez de devenir exactement ce que vous prétendiez détruire ?

Il tendit la main. Ses doigts s'arrêtèrent à quelques millimètres de sa joue. Il ne la toucha pas. Le manque de contact était une torture plus raffinée que n'importe quelle étreinte.

— Rentrez à votre hôtel, Elena. Demain, nous nous attaquons à Londres. Le crash de votre père n'était qu'une répétition. La suite sera... une symphonie.

\*\*\*

Le moteur de la Bentley vrombissait, une vibration sourde qui s'installait dans sa nuque comme une main invisible. Elle n'avait pas encore quitté le parking souterrain. Elle fixa ses jointures blanchies sur le cuir du volant. Son téléphone vibra. Un seul mot sur l'écran OLED : \*Remonte.\*

La mâchoire d'Elena se crispa. Elle remonta au huitième étage. Le couloir était une

étendue de moquette prête à engloutir ses chevilles. Devant la porte, elle s'immobilisa. Ses mains étaient moites. Elle les essuya sur sa jupe en laine froide. Elle poussa la porte.

L'obscurité régnait, troublée par la lueur bleutée des écrans de trading. Adrian était de dos.

— Tu as mis quatre minutes et douze secondes, dit-il.

— Le swap de taux d'intérêt a été validé, Adrian. Ils sont à genoux.

Il se tourna. Le bleu des écrans transformait ses traits en une sculpture de glace. Il fit un pas vers elle. Ses poumons se figèrent.

— Je veux savoir ce que tu as ressenti quand Volkov a réalisé qu'une femme venait de lui arracher ses actifs de Saint-Pétersbourg, murmura-t-il.

Il s'arrêta à quelques centimètres. Elle pouvait sentir son parfum — bois de santal froid et métal — et celle, plus subtile, de l'adrénaline. Il ne la touchait pas, mais la pression atmosphérique entre leurs corps l'écrasait.

— J'ai ressenti la satisfaction d'un travail exécuté selon vos paramètres, Monsieur Varga.

— Mensonge.

Adrian tendit la main, saisissant un stylo plume en platine. Il fit jouer le mécanisme. Déclat métallique. Armement d'un pistolet.

— Tes mains tremblent, Elena. Ce n'est pas de la peur. C'est du vertige. Tu as goûté au pouvoir absolu. Et tu as réalisé que tu aimais ça. Plus que la vengeance. Plus que

la mémoire de ton père.

Il s'approcha, se glissant dans son espace vital. Il fit glisser le contrat Volkov contre la joue d'Elena. Le contact du papier glacé sur sa peau était d'une froideur insoutenable.

— Regarde-moi. Tu penses que je suis le monstre ? Ce soir, tu es devenue mon miroir. Nous parlons la même langue, celle de la liquidation totale.

Il posa enfin sa main sur son épaule. La chaleur de sa paume fut une marque au fer rouge. Elena ne recula pas. Ses muscles étaient verrouillés. Elle voyait le tressaillement d'un muscle sur la tempe d'Adrian. Une fascination pour l'instrument de précision qu'elle était devenue.

— Je ne suis pas comme vous.

— Tu l'es, et c'est ce qui te terrifie le plus. Tu es l'équation que je n'avais pas encore résolue.

Il lâcha son épaule brusquement.

— Va te reposer. Demain, Londres. Les émotions sont des passifs que nous ne pouvons pas nous permettre d'inscrire au bilan.

\*\*\*

Six heures du matin. Le réveil n'a pas sonné, mais le corps d'Elena a enregistré la cadence. Elle est une lame de rasoir gainée de cachemire. Dans le Gulfstream G650 de Varga Capital, le luxe n'est pas un confort, c'est une arme. Adrian est assis en face d'elle, séparé par une table en bois précieux dont le vernis semble liquide.

L'avion décolla dans un vrombissement étouffé. Elena se versa un verre de whisky

japonais. L'avion traversa une zone de turbulences. Une secousse brutale la projeta vers l'avant. Son verre lui échappa, s'écrasant sur la table, mais elle ne tomba pas. Adrian l'avait rattrapée par les poignets. Ses mains se refermèrent comme des menottes d'acier.

Le liquide ambré se répandit, coulant lentement vers les dossiers. Elena était suspendue au-dessus de lui. Son souffle. Sa chaleur. Une agression thermique. Elle sentait la fournaise sous la glace de son costume. Ses poignets lui faisaient mal. Une douleur sourde qui lui rappelait qu'elle était encore faite de chair.

— Vous tremblez, Elena, murmura-t-il, ses yeux fixés sur les siens avec une intensité dévorante.

— C'est l'avion, Adrian. Pas moi.

— Mentez à la City, mentez au monde entier. Mais ne me mentez pas à moi. Je sens votre pouls sous mes doigts. Il est rapide. Désordonné.

Il resserra sa prise, l'attirant vers lui. Elle était presque assise sur ses genoux. Le parfum du whisky renversé, âcre et boisé, montait vers eux.

— Vous avez peur de réaliser que vous n'êtes pas ici pour venger votre père, mais pour me prendre ce que j'ai.

— Et si c'était le cas ? articula-t-elle. Si j'étais ici pour vous dévorer ?

Un éclair de plaisir sauvage traversa le visage de Varga. Un plaisir dépourvu de joie, purement prédateur. Il lâcha brusquement ses poignets.

— Alors, apprenez à ne pas renverser votre verre quand le sol se dérobe. À Londres, les secousses seront d'une tout autre magnitude.

Il ramassa un mouchoir en lin blanc et commença à éponger le whisky, comme s'il essuyait du sang sur une scène de crime. Elena se rassit. Elle sentait le regard d'Adrian sur elle, un poids physique, une possession.

L'avion entama sa descente. Les lumières de la City perçaient les nuages comme des éclats de diamants sur du velours noir. Elena referma son dossier. Le combat ne faisait que commencer. Le sang qui allait couler ne serait pas rouge, mais numérique, froid et définitif. Elle était prête. L'empire des serments l'avait réclamée, et elle allait s'assurer qu'il regrette d'avoir fixé le prix.

# Chapitre 6

## Le Poids du Papier Bond

Le dossier reposait sur le cuir pleine fleur du bureau avec l'insolence d'une lame de guillotine. Papier bond de cent vingt grammes. Blanc optique. Une texture si dense qu'elle semblait absorber la lumière chiche du quarante-deuxième étage. Elena Morel ne le touchait pas. Ses doigts restaient suspendus à quelques millimètres de la surface, les phalanges blanchies par une tension invisible.

L'odeur de l'encre fraîche et du solvant chimique émanant des documents se mêlait à l'arôme stérile de l'air conditionné. C'était l'odeur d'une trahison chirurgicale. À l'intérieur de cette chemise cartonnée se trouvait le code source de la chute d'Adrian Varga. Des transferts de fonds via des banques de second rang au Liechtenstein, des contrats à terme sur des matières premières qui n'existaient que dans les replis obscurs de serveurs offshore. De quoi effacer le nom de Varga de la skyline de Francfort. De quoi venger les mains tremblantes de son père avant qu'il ne lâche le rebord du balcon de sa villa genevoise.

Elena sentit une pulsation sourde dans sa tempe gauche. Un métronome déréglé. Sa respiration était courte, superficielle. Ses muscles trapèzes étaient des cordes de piano trop tendues, prêtes à rompre au moindre froissement de papier. Le silence de la suite était une masse physique. Il pesait sur ses épaules, l'écrasait contre son fauteuil ergonomique dont le cuir froid ne parvenait pas à rafraîchir la brûlure qui lui remontait le long de la colonne vertébrale.

Puis, le clic. Le bruit sec d'une serrure magnétique. Définitif.

Elle n'eut pas besoin de se retourner. L'air dans la pièce changea instantanément de

densité. La température sembla chuter de plusieurs degrés sous l'intrusion de cette présence prédatrice. L'odeur d'ozone et de chêne noir l'enveloppa, une signature olfactive qui lui serrait la gorge plus sûrement qu'une main d'acier. Le bruit de ses pas sur le parquet de chêne sombre était un décompte. Lents. Assurés.

Il s'arrêta juste derrière elle. Elena ne bougea pas un cil. Elle voyait, dans le reflet de la vitre fumée qui donnait sur les lumières froides de la City, la silhouette d'Adrian. Une ombre découpée au scalpel dans un costume trois pièces dont la coupe ne souffrait aucune ride.

— Le poids du papier, murmura-t-il. Sa voix était un velours étalé sur du verre brisé. On oublie souvent que la chute d'un empire pèse exactement le poids d'un grammage de luxe.

Une raideur cloua Elena au cuir, son sang réclamant la décharge suivante comme une drogue pure. Elle ne répondit pas. Le silence entre eux devint un champ de mines. Adrian posa une main sur le dossier. Ses doigts étaient longs, d'une pâleur de marbre. Il exerça simplement une pression. Le cœur d'Elena rata un battement, puis s'emballa dans une tachycardie furieuse qu'elle s'efforçait de masquer par une immobilité cadavérique. Elle enfonça ses ongles dans l'accoudoir pour étouffer le tremblement de ses doigts.

— Il est fascinant de voir à quel point la haine peut être méticuleuse, continua-t-il. Celui qui vous a envoyé cela connaît la structure de mes fonds de roulement mieux que mon propre directeur financier. Ou alors... il connaît votre besoin de rédemption mieux que vous-même.

Il se pencha. Elena reçut le souffle froid de ses paroles contre son oreille. L'odeur de son parfum boisé se fit plus agressive, une intrusion sensorielle qui lui donna le vertige. Elle ferma les yeux, luttant contre l'envie viscérale de se cambrer sous ce contact qui n'en était pas un.

— Tu pourrais le faire, Elena. Un seul appel à la BaFin. Une seule fuite vers le \*Financial Times\*. À l'ouverture des marchés demain, je ne serais plus qu'une ligne de passif dans l'histoire de cette ville.

Il retira sa main du dossier pour la laisser glisser le long du dossier de son fauteuil, frôlant les cheveux de la jeune femme. La paralysie d'Elena était totale. Elle imaginait la chute. Le chaos. Les écrans de Bloomberg virant au rouge sang. Mais en regardant le reflet d'Adrian dans la vitre, elle vit le miroir de sa propre ambition. Elle voulait broyer sa gorge pour son père, et s'y suspendre pour ne plus jamais toucher le sol.

— Pourquoi ne l'as-tu pas déjà fait ? demanda-t-il.

Sa voix était une vibration rauque qui résonna dans la poitrine d'Elena. Elle trouva enfin un souffle pour répondre.

— Je n'aime pas les cadeaux anonymes, Adrian. Ils manquent d'élégance.

Il laissa échapper un rire court, un son purement cérébral. Il contourna le bureau pour s'asseoir sur le rebord, juste devant elle. Sa proximité était une agression. Ses yeux, d'un gris d'acier trempé, fouillaient son visage, cherchant la moindre micro-expression dans le masque de porcelaine qu'elle s'était forgé. Il prit un coupe-papier en argent sur le bureau et le fit tourner avec une dextérité de prestidigitateur.

— L'élégance est une excuse pour les indécis, trancha-t-il. Ce que tu ressens en ce moment, ce n'est pas de l'hésitation morale. C'est ce vertige, Elena. Celui que tu ressens quand tu réalises que sans moi, l'air n'aura plus de goût.

La bouche d'Elena devint sèche, un goût métallique envahissant sa langue. Il pointait

du doigt cette vérité sale : elle détestait le système, mais elle ne respirait que par la complexité des schémas qu'il créait. Elle se leva brusquement, son fauteuil roulant sur le parquet avec un grincement qui déchira le silence chirurgical. Elle se posta face à la baie vitrée, le dos tourné, les bras croisés pour contenir les battements désordonnés de son cœur.

— Mon père est mort pour moins que ce qu'il y a dans ce dossier.

— Ton père est mort parce qu'il croyait que le marché avait une conscience, répliqua Adrian derrière elle. Il jouait au poker avec des règles de bridge. C'était une erreur de stratégie.

Elle se retourna violemment. Une brûlure acide remonta de son estomac, lui rendant l'usage de ses membres.

— Une erreur de stratégie ? Tu as asséché ses liquidités en une nuit. Tu as orchestré la panique sur ses titres. Tu l'as poussé au bord du gouffre et tu as attendu que la gravité fasse le reste.

Adrian ne cilla pas.

— Je lui ai offert une sortie honorable. Il a choisi la chute. C'est la différence entre lui et toi, Elena. Toi, tu ne tombes pas. Tu calcules la trajectoire.

Il s'approcha d'elle. Chaque pas semblait aspirer l'oxygène de la pièce. Elena recula jusqu'à ce que son dos touche le verre froid de la baie vitrée. Il s'arrêta à quelques centimètres. Elle sentit la chaleur de son corps, un contraste violent avec l'acier et le verre. Il leva la main et posa le bout de ses doigts sur sa mâchoire, une caresse qui avait la précision d'un scalpel. Un frisson de dégoût et de désir s'entremêla dans son ventre. Sa respiration se bloqua. Ses poumons refusaient de se gonfler.

— Ce dossier est ton test de Turing, Elena, murmura-t-il en penchant son visage vers le sien. Es-tu une machine à vengeance programmée par le passé, ou es-tu capable d'évoluer dans un écosystème où la trahison est la seule monnaie d'échange valable ?

Il la lâcha brusquement, brisant le contact comme on coupe un courant électrique. Il retourna vers le bureau, prit le dossier et le lui tendit.

— Garde-le. Demain, à neuf heures, tu décideras si tu es ma collaboratrice... ou ma fin. Mais souviens-toi : si tu me détruis, tu détruis la seule personne au monde qui te regarde sans avoir besoin de baisser les yeux.

La porte se referma dans un silence de tombeau. Elena resta seule, le dossier pesant entre ses mains. Elle s'approcha de la déchiqueteuse silencieuse. Le voyant bleu clignotait. Elle hésita. Le souvenir de son père lui revint en pleine poitrine comme un coup de poing. L'accélération de son pouls devint une douleur physique. Elle devait le faire. Pourtant, elle ne bougea pas. Une pensée toxique s'insinuait dans son esprit : si Adrian tombait, qui la forcerait à être cette version d'elle-même, acérée et dépourvue de faiblesse ?

Elle serra le dossier contre elle. Le crissement du papier de haute qualité résonna dans le vide, un son sec qui marquait la fin de son innocence. Elle s'assit, alluma la lampe dont le faisceau étroit n'éclairait que les documents, et prit un stylo plume en argent et laque noire. La pointe restait suspendue à quelques millimètres du papier bond. Une goutte d'encre bleu-noir, saturée, s'écrasa sur la clause 12.4. Elena fixait la tache. Son reflet dans le chrome du bureau était une silhouette spectrale.

Elle savait qu'elle ne le détruirait pas. Elle allait plonger plus profondément dans les abysses de Varga Capital. Elle commença à lire, le cœur désormais calé sur le rythme métronomique des marchés mondiaux. Elle était devenue une extension du système.

À l'ouverture de la bourse de Londres, elle était à son poste. Les écrans de

Bloomberg affichaient une topographie de la douleur financière.

— La dette italienne fléchit, dit-elle, sa voix stable, sans une once d'émotion.

Adrian s'approcha. Il posa sa main sur le dossier de son siège, son ombre la recouvrant. Elena leva les yeux vers lui. Elle ne vit aucune promesse de réconfort, seulement le miroir de sa propre noirceur.

— Je vous déteste, murmura-t-elle, les lèvres sèches.

Adrian se pencha vers elle. Ses yeux brûlaient d'une faim qui n'avait rien de financier.

— Je sais, répondit-il. C'est la seule chose qui vous rend supportable à mes yeux.

Il quitta la pièce. Elena resta seule dans la lumière bleue. Elle chercha la tache d'encre sur son index. Elle était toujours là, minuscule, indélébile. Elle ne chercha plus à l'effacer. Elle porta son doigt à ses lèvres et l'embrassa. C'était le goût de son nouveau monde. Un goût de métal, d'ozone et de trahison. La honte ne vint pas. Seule resta la vibration des serveurs, lancinante, comme le battement de cœur d'un monstre qu'elle avait enfin appris à aimer.

# Chapitre 7

## Ozone et Obsession

Le vrombissement des serveurs n'est pas un bruit, c'est une pression. Une vibration sourde qui s'insinue sous la boîte crânienne, s'alignant sur le rythme erratique de la cage thoracique d'Elena. Dans les entrailles du siège de Varga Capital, l'air est maintenu à une température chirurgicale. Une nécessité pour les machines, un supplice pour la peau qui se rétracte.

Elena resserra les doigts sur sa tablette, les articulations blanchies par une tension qu'elle refusait de laisser remonter à la surface. Sous la lumière bleutée des baies de stockage, Adrian Varga ne ressemblait pas à un homme. Il était une entité systémique, une silhouette d'obsidienne découpée au scalpel dans le néon. Ses mouvements sur le clavier mécanique produisaient des claquements secs, une succession de coups de feu étouffés dans le silence pressurisé.

— L'algorithme de compression a lâché à 2h14, dit-il.

Sa voix était une lame de fond, dénuée de fatigue, une fréquence qui heurta Elena de plein fouet. Il ne se tourna pas vers elle. Il n'en avait pas besoin. Il habitait l'espace, mesurant à la microseconde près la condensation du souffle d'Elena dans l'air froid.

Le crissement de ses talons sur le faux plancher technique sonna comme une provocation. Elle sentit la charge statique de la pièce, cette atmosphère métallique qui collait à la gorge.

— Vous avez poussé les serveurs au-delà de leur capacité pour masquer les flux vers les paradis fiscaux, répliqua-t-elle. L'estomac d'Elena se tordit en un nœud acide, mais

sa voix resta un fil d'acier. La cupidité laisse une signature thermique, Adrian. Et votre système est en train de convulser.

Il s'arrêta de taper. Adrian se redressa lentement, une verticalité dominante qui semblait absorber la lumière résiduelle. Lorsqu'il se tourna, ses yeux gris d'orage ne cherchèrent pas son regard ; ils disséquaient Elena, cartographiant la courbe de son cou comme un territoire à annexer. Il ne surveillait pas son travail, il guettait la rupture de sa résistance.

— La cupidité est un terme pour les perdants, Elena. Ici, nous parlons d'optimisation structurelle.

Il fit un pas. L'espace entre eux se réduisit à une zone de haute pression. Elle était une particule aspirée par son trou noir, acceptant l'annihilation pourvu qu'elle vienne de lui. Elle aurait pu tendre la main et toucher la laine froide de son costume, mais ses doigts restèrent vissés à sa tablette.

— Votre père comprenait cela, continua-t-il, sa voix glissant comme de la soie sur du verre brisé. Son erreur n'a pas été l'ambition, mais la fragilité de son système nerveux.

Le nom de son père agit comme une décharge. Une fascination révoltante la cloua au sol. Elle voyait l'arrogance d'Adrian, cette certitude d'être le centre de gravité d'un monde corrompu, et pourtant, elle ne pouvait s'arracher à la pureté de sa monstruosité.

— Ne prononcez plus son nom.

Ses doigts tremblaient, un battement rapide, incontrôlable. Pour masquer sa détresse, elle se pencha vers le terminal.

— Le pont de données est rompu, dit-elle, pointant une ligne de code rouge sang. Si vous ne réinitialisez pas le protocole maintenant, l’effondrement sera total.

Il se plaça juste derrière elle. Elena fut prise au piège entre le métal froid de la console et la barrière thermique de son torse. La chaleur de son souffle contre son oreille fit se dresser les pores de sa peau.

— Faites-le, ordonna-t-il.

Le mot était un impératif, une prise de possession. Elena posa ses mains sur le clavier, effleurant les touches encore tièdes de la chaleur d’Adrian. Une sensation d’intimité forcée se propagea en elle alors qu’elle colmatait la brèche financière. À chaque mouvement, le tissu de son chemisier frôlait sa chemise. C’était une micro-agression sensorielle qui parasitait ses capacités de réflexion. Son cœur frappait contre ses côtes comme un animal en cage.

— Vous êtes nerveuse, Elena. Ce n’est qu’une architecture. Rien de vivant.

Il posa sa main sur le pupitre, à quelques millimètres de la sienne. Elle vit la propreté de ses ongles, la montre à cent mille euros marquant les secondes avec une indifférence glaciale. Elle était enchaînée à son ombre, esclave de la zone de basse pression qu’il créait, terrifiée par l’idée qu’il puisse soudainement lui rendre sa liberté.

— Regardez-moi.

Elle tourna lentement la tête. Leurs visages n’étaient séparés que par un souffle. Elle vit l’absence totale de remords dans ses iris. Il n’y avait pas de haine, juste un vide immense qui demandait à être comblé. Un clic sonore retentit. Le dernier bloc de données s’était verrouillé. L’écran vira au vert émeraude, illuminant leurs visages comme des masques mortuaires.

Adrian se retira. Ce ne fut pas un mouvement brusque, mais une déconnexion brutale. Le vide qu'il laissa fut plus violent qu'un coup physique.

— Le reste sera géré par l'équipe de jour, dit-il, redevenant le cristal froid de l'homme d'affaires. Rentrez chez vous, Morel. La fatigue engendre des erreurs d'appréciation que je ne tolérerai pas deux fois.

Il tourna les talons. Elena resta seule dans la lueur bleue, le cœur battant dans ses oreilles comme un tambour de guerre. Elle regarda l'écran. Une dernière ligne de code, isolée, s'affichait tout en bas du journal de bord. Une signature. Un fragment de l'algorithme personnel d'Adrian.

L'attaque n'était pas une intrusion. C'était une démolition contrôlée. Un exercice. Il avait failli brûler des millions pour la voir coder sous la pression de son souffle. Elle n'était plus une infiltrée, elle était une pièce maîtresse sur son échiquier, parfaitement calibrée pour être sacrifiée.

\*\*\*

Le trajet vers l'aéroport de Francfort se fit dans une Maybach dont l'habitacle était une extension du bureau d'Adrian : aseptisé, insonorisé. Il était assis à l'arrière, à ses côtés. Le parfum de fer froid et de papier neuf qui émanait de lui saturait l'espace.

— Le ratio d'endettement de Blackwood est de quatre pour un, Elena.

Sa voix déchira le silence. Il posa sa tablette, sa tête pivotant lentement vers elle.

— Votre pupille est dilatée. Votre rythme respiratoire a augmenté de 15 % depuis que nous sommes entrés dans ce véhicule. Réalisez-vous enfin la profondeur de l'abîme ?

Elle plongea ses yeux dans les siens, deux miroirs d'un vide sidéral. Elle ne répondit

pas. Dire un mot aurait été une reddition.

Le jet privé, un Gulfstream arborant le logo de la firme, les attendait. À l'intérieur, l'atmosphère était réglée à dix-neuf degrés. Adrian s'installa dans un fauteuil en cuir crème, séparé d'elle par une table en ronce de noyer si polie qu'elle y voyait son propre reflet déformé. Le décollage fut une poussée brutale qui l'écrasa contre le siège.

— Pourquoi Londres ? parvint-elle à articuler.

— Parce que c'est là que les cadavres sont enterrés, répondit-il. Votre père a commis l'erreur de croire qu'il faisait partie du club.

— Ne parlez pas de lui.

— Je parlerai de tout ce qui constitue votre architecture. Pour démanteler un système, il faut comprendre ses points de rupture.

Il se pencha. La distance de sécurité s'évapora. Elena sentit le froid qui émanait de lui, une aura de glace cherchant à absorber sa chaleur.

— Pour détruire un monstre, il faut être prêt à le devenir. Et vous, Elena... vous tenez encore trop à votre humanité. Vous tremblez. Votre sang fait trop de bruit dans vos veines.

Il ouvrit son ordinateur, se murant dans un silence autocratique. Pendant deux heures, le seul bruit fut le bourdonnement des réacteurs et le tapotement sec de leurs doigts sur les claviers. Un duel numérique où chaque chiffre était une balle. Elle sentait son regard sur elle, un poids physique à la base de son crâne.

Le voyant des ceintures s'alluma.

— Nous descendons.

Elena ne bougea pas. Elle venait de trouver une anomalie dans les comptes de Blackwood. Une transaction occulte datant de huit ans. Une signature qu'elle connaissait par cœur. Le sang quitta son visage.

— Vous avez trouvé quelque chose, constata-t-il. Ce n'est pas de la satisfaction. C'est de la reconnaissance.

Elle ferma l'ordinateur d'un coup sec. Le bruit résonna comme un coup de feu. Elle se leva, oubliant la descente. Une secousse la projeta en avant ; ses mains rencontrèrent les épaules d'Adrian.

Le contact fut une détonation silencieuse. Elle sentit la solidité de ses muscles sous la laine. Il ne bougea pas pour l'aider, mais ses yeux se fixèrent sur ses lèvres. Elle vit ses pupilles se rétracter, une faim noire perçant enfin son masque. L'air s'était raréfié. Ses doigts se crispèrent sur ses épaules, froissant le tissu.

Il leva une main, ses doigts encadrant son visage sans le toucher, mesurant sa température à travers l'air.

— Ne rompez pas le silence, Elena, murmura-t-il. Il est la seule chose qui vous protège encore de ce que je vais vous faire.

Les roues du jet percutèrent la piste de London City. Le choc la projeta contre lui. Il la rattrapa, ses mains se refermant sur ses bras avec une poigne de fer. Un amalgame de haine et de besoin primaire dans la carcasse vrombissante de l'avion.

Puis, il la relâcha avec une brutalité chirurgicale. Il se leva, boutonna sa veste et récupéra sa mallette. Le masque était de retour. Lisse. Impénétrable.

— Bienvenue à Londres, Mademoiselle Morel. Tâchez de ne pas vous perdre dans le brouillard.

Il sortit sans se retourner, la laissant seule dans le silence oppressant du jet, ses mains cherchant désespérément à stabiliser un cœur qui ne lui appartenait déjà plus tout à fait. Elle regarda par le hublot la pluie fine qui commençait à cingler la carlingue. Elle n'était pas seulement entrée dans son empire ; elle venait d'entrer dans la cage, et Adrian venait d'en avaler la clé.

# Chapitre 8

## La Faille d'Adrian

Le quarante-deuxième étage de la tour Varga n'était pas un bureau, c'était un mausolée de verre et de silicium. À cette heure, l'air n'était plus qu'un courant d'ozone recyclé, goûtant le métal et le sang séché au fond de la gorge. Elena Morel restait immobile devant la paroi de serveurs, ses pupilles rétractées en deux pointes d'épingle perdues dans une mer d'iridescence, cherchant désespérément un point d'ancrage dans le chaos binaire. Dans ses tempes, le sang battait une mesure irrégulière, un métronome brisé.

Sous ses doigts, le clavier en aluminium brossé était une extension de ses propres nerfs. Elle ne tapait pas ; elle disséquait.

Le fichier s'appelait \*Alpha-Omega\*. Un nom d'une arrogance biblique, typique d'Adrian. Mais ce qu'il contenait n'avait rien d'une genèse. C'était une érosion. Un drainage systématique des actifs de Varga Capital, orchestré par une entité fantôme : le Consortium. Elle fixa l'écran. Sa poitrine était devenue un coffre-fort dont on avait perdu la combinaison ; elle oubliait comment on force l'air à entrer dans les bronches. Son père s'était pendu avec une cravate en soie parce qu'il n'avait pas vu venir une vague de cette envergure. Aujourd'hui, la vague revenait, et elle s'apprêtait à engloutir le prédateur suprême.

Un crissement de cuir. Discret. Chirurgical.

Elena ne se retourna pas. Elle connaissait cette fréquence. C'était celle d'un prédateur qui n'a plus besoin de chasser. L'odeur de santal froid et de métal propre envahit l'espace. Adrian était là. Son souffle ne touchait pas sa nuque, mais sa présence agissait comme une masse gravitationnelle, courbant l'espace autour d'elle.

— Vous cherchez la source de la fuite, Elena ? Ou vous attendez que le navire coule pour récupérer les débris ?

La voix d'Adrian était un scalpel. Lisse, d'une neutralité qui confinait à la menace. Elena se tourna lentement. Ses yeux rencontrèrent ceux d'Adrian, deux abîmes de mercure. Le masque d'acier de l'homme se fissurait, laissant entrevoir le vide abyssal de celui qui voit son piédestal se transformer en échafaud. Le col de sa chemise, d'ordinaire d'une rigidité impeccable, présentait un pli infime. Un millimètre de faiblesse. Et sa main droite, enfoncée dans la poche de son pantalon, faisait tressaillir le tissu. Un battement rythmique. Un tic nerveux que la volonté pure ne parvenait plus à étouffer.

Un frisson électrique remonta le long de la colonne d'Elena, une décharge de dopamine pure à la vue de ce colosse vacillant. Elle fit un pas vers lui, brisant le périmètre de sécurité. Le silence entre eux pesait des tonnes, une chape de plomb liquide.

— Le Consortium n'est pas une fuite, Adrian, murmura-t-elle. Sa voix était un fil de rasoir. C'est une nécrose. Ils effacent votre existence.

Elle vit le muscle de sa mâchoire se contracter violemment. Un éclair de pure sauvagerie passa dans son regard avant d'être verrouillé derrière les paupières. Il s'avança, réduisant l'espace à une simple respiration commune.

— Vous semblez prendre un plaisir singulier à l'énoncer, dit-il. Ses yeux descendirent sur les mains d'Elena. Est-ce la vengeance qui vous anime, ou l'excitation de voir une structure plus parfaite que la vôtre s'effondrer ?

Elena sentit son cœur cogner contre sa cage thoracique, un animal piégé. L'odeur d'Adrian était une agression sensorielle, un mélange de luxe et de danger.

— Mon père est mort parce qu'il croyait aux chiffres, Adrian. Moi, je crois aux conséquences. Le Consortium vous dévore comme un parasite qui n'a plus besoin de son hôte.

Adrian tendit le bras. Sa main n'atteignit pas le poignet d'Elena ; elle l'encercla sans la toucher, comme une cage magnétique. Sa respiration s'était accélérée, à peine perceptible, mais suffisante pour trahir le chaos intérieur. Pour la première fois, le génie financier n'était plus en train de calculer ; il était en train de subir.

— Ils attendent que nous nous entre-déchirions, gronda-t-il, sa voix devenant un grondement sourd dans sa poitrine. Ils parient sur votre haine.

— C'est un pari sûr, répliqua-t-elle, les dents serrées.

Le silence reprit ses droits, plus dense encore. Adrian pencha la tête, ses lèvres frôlant presque le lobe de l'oreille d'Elena. Elle sentit la chaleur organique de sa peau, un contraste violent avec le froid polaire de la pièce technologique.

— Alors faites-le, souffla-t-il. Appuyez sur la touche. Soyez l'instrument de ma ruine.

Ses doigts quittèrent sa poche pour venir se poser sur le bureau. Les jointures étaient d'un blanc spectral. Elena fixa cette main. Elle y vit une vulnérabilité brute, une nudité psychologique qui la fascinait. Elle ne ressentait aucune pitié ; elle éprouvait une envie de possession absolue. Elle voulait posséder ce vide.

— Si je vous sauve, Adrian, ce ne sera pas par loyauté. Ce sera pour avoir le privilège de vous briser moi-même, plus tard, quand vous penserez être à nouveau en sécurité.

Un rire sec s'échappa de la gorge d'Adrian. C'était le son du verre qui se brise sous le gel. Il tourna son visage vers le sien.

— Une alliance de circonstance, donc ? dit-il, ses doigts se refermant enfin sur les siens, une pression ferme qui scellait un pacte plus contraignant qu'un contrat de sang.

Elena ne retira pas sa main. Elle voyait l'accélération du pouls dans le cou d'Adrian. Dans ce rapport de force inversé, elle découvrait une extase toxique. Elle se libéra brutalement pour se concentrer sur l'écran. Elle commença à taper des lignes de code à une vitesse fulgurante.

— Ils ont votre signature, Elena, lâcha-t-il soudain, son regard fixé sur un dossier qui venait d'apparaître sur le moniteur secondaire.

Elena s'arrêta net. Ses mains restèrent suspendues, figées dans un spasme de paralysie.

— Le Consortium. Ils ont utilisé vos accès. Votre identifiant biométrique a servi à valider le transfert des fonds vers Francfort.

Le froid qui l'habitait se mua en une glace carbonique. Elle fixa l'écran. Son nom, son code, sa trace numérique était partout. Le piège n'était pas seulement pour Adrian. Il était une boucle parfaite, une corde de soie tressée pour deux cous. Adrian s'approcha à nouveau. Le contrôle revenait, mais teinté d'une noirceur nouvelle. Il posa ses deux mains sur le bord du bureau, l'emprisonnant entre ses bras.

— Il semble, Elena, que nous soyons désormais liés par un secret qui dépasse la vengeance. Vous ne pouvez plus me détruire sans vous détruire vous-même.

Elle leva les yeux vers lui. Elle n'y trouva qu'un vide abyssal. Ses mains recommencèrent à vibrer, non pas de peur, mais d'une rage si pure qu'elle en devenait une forme de désir. Elle se rapprocha de lui, jusqu'à ce que ses lèvres touchent

presque le tissu froid de sa cravate.

— Vous croyez m'avoir enchaînée à vous ?

— Je crois que nous venons d'entrer dans la seule cellule dont aucun de nous ne pourra sortir indemne.

Elena posa sa main sur le torse d'Adrian, sentant le battement de son cœur à travers le coton précieux. C'était une percussion sauvage, primitive. Elle serra le tissu de sa chemise dans son poing, le froissant sans vergogne.

— Alors, brûlons ensemble, Adrian. Mais je vous promets une chose : quand les cendres retomberont, ce sera moi qui marcherai dessus.

Le silence qui suivit fut celui d'une fin de monde. Elle détourna les yeux vers l'écran. Un nouveau fichier clignotait en bas de l'arborescence.

\*Projet Père.\*

L'air devint subitement irrespirable. Elle sentit le poids du regard d'Adrian peser sur sa nuque, comme une arme chargée. La date de modification remontait à deux jours avant le suicide de son père. Il savait. Il avait toujours su.

— Adrian, murmura-t-elle, devenant une lame d'acier froid. Si vous me mentez sur ce fichier, le Consortium sera le cadet de vos soucis.

Il ne répondit que par un silence saturé, confirmant ses pires soupçons. Elle n'était plus seulement une vengeresse ; elle était la clé d'un coffre qu'il avait passé des années à verrouiller. L'aurore commençait à peine à blanchir l'horizon de Francfort, une lumière stérile sur un monde de ruines.

— Préparez l'avion, ordonna Adrian, sa voix retrouvant sa texture de velours sombre. Le Consortium vient d'envoyer une coordonnée.

Sur l'écran, un seul mot s'affichait en boucle, tel un glas numérique : \*Pravda\*. La vérité. Un point GPS marquait les docks de Londres, l'endroit même où son père avait disparu. Elena fixa les chiffres, ses doigts s'ancrant dans le bois du bureau. Le chapitre se refermait sur cette certitude : ils étaient deux monstres liés dans l'obscurité, et aucun d'eux n'avait l'intention de s'arrêter avant d'avoir atteint le fond.

# Chapitre 9

## Négociation de l'Âme

Le soixante-quatrième étage de la tour Varga Capital ne connaissait pas la pénombre. Ici, la lumière était une exigence clinique, un néon blanc qui lissait les angles du mobilier en titane et transformait les baies vitrées en miroirs d'obsidienne. À cette hauteur, Francfort n'était plus une ville, mais une grille de données lumineuses, un circuit imprimé où des millions de vies s'agitaient sous le talon d'acier d'Adrian Varga.

Elena Morel se tenait au centre de cet aquarium de verre. Ses talons s'enfonçaient imperceptiblement dans la moquette grise, d'une densité telle qu'elle semblait vouloir l'engloutir. Le silence dans la tour Varga était une fréquence si haute qu'elle menaçait de faire éclater les baies vitrées. Elle sentit une goutte de sueur glacée naître à la base de sa nuque, tracer un sillage lent le long de sa colonne vertébrale. Ses doigts, joints devant elle, s'entrelaçaient avec une force qui blanchissait ses articulations ; elle aurait voulu s'arracher la peau pour faire cesser ce tremblement. Elle ne sentait plus ses ongles s'enfoncer dans sa propre chair.

Adrian ne l'avait pas encore regardée.

Il était assis derrière son bureau de chêne pétrifié, un bloc monolithique taillé dans une roche fossile. Ses yeux étaient rivés sur un écran holographique où défilaient des courbes de rendement. La lumière bleue de l'interface sculptait les traits de son visage, accentuant l'arête agressive de son nez et la ligne implacable de sa mâchoire. Il ne clignait pas des yeux. Adrian Varga ne traitait pas l'information ; il l'absorbait.

— La liquidité est une illusion, Elena.

Sa voix tomba dans le silence comme une lame sur une enclume. Grave, sans la moindre inflexion. Elle n'était pas faite pour la conversation, mais pour le commandement.

L'air ne parvenait plus aux alvéoles d'Elena. Ses poumons n'étaient plus que deux sacs de cuir sec. Elle ne répondit pas. Chaque mot jeté dans ce vide serait pesé, disséqué, puis retourné contre elle.

Adrian écarta l'hologramme d'un geste fluide et se leva. Il ne se contentait pas de se mettre debout ; il occupait l'espace, modifiant la pression atmosphérique de la pièce par sa seule stature. Il contourna le bureau, ses pas ne produisant aucun son. L'odeur le précéda : un mélange de papier neuf, de santal froid et de quelque chose d'ineffable, de métallique, comme l'air avant un orage de haute montagne.

— Vous êtes venue ici pour me détruire, reprit-il en s'arrêtant à moins d'un mètre d'elle. C'est une variable que j'ai intégrée dès la minute où votre CV a franchi le pare-feu de mon département RH. Vous portez le nom de Morel comme on porte une marque au fer rouge.

Les genoux d'Elena se déroberent, ses muscles devenant du coton mouillé face à l'immobilité de Varga. Elle verrouilla ses articulations avec une brutalité qui fit craquer son bassin. Elle préférerait voir ses os se briser plutôt que de lui offrir l'aveu de sa chute. Sa gorge était un désert de verre pilé.

— Votre père était un romantique, continua Adrian. Il croyait en l'éthique des marchés. Une erreur de débutant. L'éthique est une friction qui ralentit le profit. J'ai simplement supprimé la friction.

Chaque fois qu'il respirait, Elena sentait l'acide monter dans sa gorge. Le souvenir de la corde et du bureau vide remonta en une nausée organique. Elle serra les dents si

fort qu'un craquement résonna dans sa propre boîte crânienne.

— Pourquoi suis-je ici ? parvint-elle à articuler.

Adrian esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Il sortit d'un tiroir motorisé un dossier en cuir noir dont le grain semblait absorber la lumière.

— Parce que nous partageons un parasite. Un groupe d'investisseurs qui a poussé votre père vers l'abîme par simple cruauté gratuite. C'est un gaspillage de ressources que je ne tolère pas. À l'intérieur se trouvent les preuves que votre père a été piégé par des hommes dont vous ne soupçonnez pas l'existence. Des hommes que j'ai l'intention d'effacer.

Elena fit un pas en avant, une impulsion irrépressible. Adrian ne recula pas. Au contraire, il sembla se délecter de cette proximité forcée. Elle pouvait sentir la chaleur irradiant de son corps, un contraste violent avec la froideur de la pièce.

— Quel est le prix ? demanda-t-elle, le souffle court.

Adrian se pencha. Son souffle effleura sa peau, déclenchant une onde de chair de poule qui se propagea le long de ses bras.

— Votre autonomie. Je ne veux pas d'une employée. Je veux un instrument. Une alliée qui pense comme moi. Signez, et je vous donne leurs têtes sur un plateau d'argent. Mais en échange, vous m'appartenez. Chaque parcelle de votre génie sera une extension de ma volonté. Vous ne serez plus Elena Morel. Vous serez la main gauche de Varga Capital.

Il lui tendit un stylo plume en or blanc. L'objet brilla d'un éclat cruel. Le bras d'Elena pesait une tonne. Lorsqu'elle saisit le stylo, leurs doigts se frôlèrent. Le frisson qui parcourut son échine n'avait rien d'humain. C'était une convulsion électrique, le genre

de spasme que l'on ressent avant un crash inévitable. Elle ne voulait pas qu'il s'arrête. Elle voulait que cette brûlure consume tout ce qui restait de la petite fille Morel.

Elle signa. Le crissement de la plume sur le papier fut une déchirure nette dans la perfection stérile de la tour. L'encre noire, épaisse comme du sang séché, imbiba les fibres.

— Bienvenue dans l'Empire, Elena.

Elle prit le dossier. Il était lourd du poids d'un cadavre. Elle fit volte-face, mais sa voix l'arrêta.

— Morel. Ne pensez pas que vous avez gagné. Vous avez simplement choisi votre geôlier.

Elle sortit dans le couloir, le bruit de ses talons sur le marbre sonnait désormais comme un glas. L'ascenseur privé l'attendait. À l'intérieur de la cabine de titane, l'espace se réduisit. Les parois multiplièrent Adrian à l'infini dans le reflet. L'ascenseur plongea, une sensation de chute libre qui n'avait rien à voir avec la gravité.

En bas, une Mercedes-Maybach noire attendait. La portière se referma avec le bruit sourd et définitif d'un coffre-fort. Adrian était déjà là, assis dans l'obscurité du cuir, ses yeux fixés sur un écran. L'odeur de l'ozone et du santal saturait l'espace.

— Montez. La nuit est trop jeune pour les secrets que vous tenez.

La voiture glissa dans la nuit de Francfort comme un requin dans une eau d'encre. Elena sentit ses côtes lutter contre l'oppression de sa propre respiration. Adrian se pencha vers elle. L'espace entre eux se réduisit à une zone de haute tension.

— Votre père n'était pas un martyr, murmura-t-il, si près qu'elle sentit le souffle froid de ses mots sur ses lèvres. C'était un joueur qui a misé une devise qu'il ne possédait pas : l'honneur. Il a été dévoré par sa propre cupidité. Je n'ai été que l'accélérateur de particules.

Il tendit une main et effleura la mâchoire d'Elena. Le contact fut une brûlure thermique. Elle eut l'impression qu'un courant électrique parcourait son plexus solaire.

— Je vous ai recrutée parce que votre haine est assez pure pour être transformée en arme de précision. Voici le second pacte. Vous infiltrerez la famille Sterling. Vous récupérez les registres de la Banque de Compensation de Genève.

— Et si je refuse ?

— Vous retournez à votre petite vie. Et dans trois jours, vous serez effacée. Pas par moi. Par eux.

Elena regarda ses mains. Elles s'étaient arrêtées de trembler. Une calme et froide certitude l'envahit. C'était la paralysie du condamné qui accepte la corde. Elle signa le feuillet numérique qu'il lui présentait.

— Vous voulez mon âme ? Elle est déjà en lambeaux. Vous n'achetez que les ruines.

— Les ruines sont les seules choses qui valent la peine d'être reconstruites.

La voiture s'arrêta devant le penthouse de la Westend Tower. Ils montèrent au cinquantième étage. L'espace était vaste, dépouillé, fait de dalles de marbre anthracite. Adrian s'arrêta devant la baie vitrée, un verre de cristal à la main.

— Demain, à cinq heures, nous partons pour Londres. Vous ne serez plus une femme.

Vous serez une arme. Vos effets personnels ont été transférés. Ne cherchez pas vos photos de famille. Elles ont été détruites. Elles n'étaient que des distractions.

Le choc frappa Elena dans l'estomac, une douleur sourde qui lui coupa le souffle. Elle fixa son reflet dans le marbre noir. Elle n'était plus qu'une silhouette. Elle se tourna vers le couloir sombre. Chaque pas vers sa nouvelle chambre était une trahison, mais au fond de ses entrailles, elle sentait une excitation toxique.

Elle ne se retourna pas. Elle ferma la porte. Le clic du verrou fut le point final. Dehors, Adrian Varga resta seul face à l'abîme. Il observait son reflet, celui d'un homme qui avait enfin trouvé un miroir capable de supporter sa propre obscurité. Le monstre avait trouvé sa compagne.

Elle n'était plus une victime. Elle était le monstre. Et le monstre avait faim.

# Chapitre 10

## Le Point de Fusion

Le silence dans la salle des serveurs de Londres n'était pas un vide, mais une nappe de plomb ionisé, une masse d'air comprimé par le vrombissement des ventilateurs qui maintenaient le système en vie. L'air était saturé d'une odeur métallique de processeurs surchauffés, un pétilllement statique qui faisait se dresser les cheveux sur la nuque d'Elena. Quarante-huit étages plus bas, la City s'éveillait, ignorant que ses artères venaient d'être sectionnées. L'attaque sur le groupe Henckel n'avait pas été une simple manœuvre ; c'était une éviscération chirurgicale.

Elena se tenait devant les baies de stockage, ses doigts crispés sur le bord d'une console en chrome miroitant. Ses phalanges étaient des perles d'ivoire sous la peau diaphane. À chaque battement de son cœur, une onde de choc sourde résonnait dans ses tempes, un écho du rythme frénétique des marchés qu'elle venait de saboter. Elle ne sentait plus ses pieds, seulement cette vibration résiduelle qui remontait le long de sa colonne vertébrale comme un courant de basse tension.

Derrière elle, le froissement d'une chemise en coton égyptien déchira l'atmosphère aseptisée. Adrian n'avait pas bougé, mais l'espace entre eux s'était réduit par la simple force de son attention. Elena sentait son regard comme une brûlure thermique entre ses omoplates. Il ne disait rien. Il attendait que les chiffres s'imprègnent, que l'adrénaline se transforme en quelque chose de plus visqueux, un reflux acide qui lui brûlait la gorge.

— Le marché digère son propre cadavre, murmura Adrian.

Sa voix était un scalpel, parfaitement calibrée. Elena ferma les yeux. Elle voyait

encore les courbes de Bloomberg plonger, le rouge sang des graphiques, la chute libre du nom Henckel — l'empire que son père avait autrefois aimé. Le goût du fer envahit sa bouche ; elle s'était mordu l'intérieur de la joue. Un filet chaud glissa sur sa langue.

À la Banque d'Angleterre, deux heures plus tard, l'air était saturé de l'odeur du vieux papier et d'une tension rance. Elena se tenait face aux gouverneurs, son dossier ouvert comme une plaie. La tache d'encre noire qu'elle venait de laisser sur le rapport officiel s'étendait avec une lenteur de nécrose, dévorant les colonnes de chiffres. Sa main fut prise d'une secousse erratique qu'elle étouffa en enfonçant ses ongles dans sa paume. Elle sentait le regard d'Adrian sur sa carotide, mesurant son effroi comme un dividende. Elle devait détruire ce qu'elle avait juré de protéger pour exister dans ce miroir de granit et de vide.

— La corrélation est absolue, prononça-t-elle, sa voix stable malgré la chaleur irrépressible qui lui liquéfiait les jambes.

De retour dans le sanctuaire de verre fumé de la tour Varga, le silence devint un mercure toxique. Adrian s'approcha, une masse de ténèbres élégantes qui absorbait la lumière grise de l'après-midi londonien. Lorsqu'il s'arrêta juste derrière elle, l'air se raréfia. L'odeur de son parfum — bois de santal brûlé et papier neuf — s'engouffra dans ses poumons, la privant d'oxygène.

— Tes mains tremblent, Elena.

Ce n'était pas une constatation de faiblesse, mais une analyse technique. Il posa ses mains sur les siennes, verrouillant ses doigts sur le rebord du bureau en chêne sombre. Le contact fut un choc électrique. Sa peau était fraîche, lisse comme le marbre des halls de Genève. Il n'y avait aucune douceur dans ce geste, seulement une prise de possession, une manière de stabiliser un instrument qui menaçait de se briser.

Il la tourna brusquement, l'acculant contre le rebord du bureau. Le choc contre ses hanches lui arracha un gémissement qu'elle étouffa aussitôt. Il la surplombait, ses yeux dilatés, les pupilles dévorant l'iris jusqu'à ne laisser qu'un cercle noir, brûlant, dirigé vers elle. Il n'y avait aucune tendresse dans ses yeux, seulement une faim de contrôle absolue.

— On ne possède pas ce qu'on ne peut pas détruire, Elena.

Il s'empara de ses lèvres. Ce n'était pas un baiser, c'était une collision frontale, une transaction brutale de pouvoir. Ses dents heurtèrent les siennes, le goût du fer se répandit à nouveau. Adrian plongea sa main dans ses cheveux, saisissant la racine avec une force qui fit basculer sa tête en arrière. Le cou d'Elena s'offrit, une ligne blanche et vulnérable sous les néons. Il mesurait ses battements frénétiques du bout des doigts, pompant sa peur pour alimenter sa propre certitude.

Il la souleva sans rompre le contact, la déposant sur la surface froide du bureau. Les contrats de millions de dollars s'éparpillèrent au sol comme des feuilles mortes. Adrian s'engouffra dans l'espace entre ses jambes, ses mains s'insinuant sous sa jupe pour la revendiquer. Ses doigts étaient de la glace sur sa peau brûlante. Chaque centimètre qu'il touchait semblait se transformer en une substance plus dense, plus résistante.

— Tu m'appartiens maintenant, dit-il, sa voix vibrant contre son sternum. Parce que tu n'as plus d'autre endroit où aller.

Le tremblement de ses mains s'était arrêté. À sa place, une rigidité nouvelle, une paix des cimetières s'était installée. Elena sentit une larme froide couler le long de sa tempe, née de la réalisation atroce qu'il avait raison. Le système l'avait dévorée. Elle griffa son dos à travers la chemise fine, cherchant à laisser une cicatrice, un serment gravé dans la chair.

Adrian la pénétra avec une rudesse qui lui fit perdre le souffle, un choc qui résonna jusque dans ses os. Le rythme était celui d'un métronome réglé sur la volatilité des marchés : rapide, implacable, dépourvu de plaisir conventionnel. C'était une lutte pour la domination, un échange de fluides et de secrets sous la lumière blafarde des écrans. Chaque impulsion la liait davantage à lui, au chrome, au cuir, à l'acier. Elle n'était plus une victime ; elle était une complice.

Lorsqu'ils atteignirent le point de rupture, ce ne fut pas une explosion, mais un effondrement silencieux, une implosion de deux étoiles noires. Adrian se figea contre elle, son poids l'écrasant contre le bois, son souffle rauque dans son cou. Elena resta immobile, les yeux fixés sur le plafond, sentant le vide reprendre sa place, plus vaste encore qu'avant.

Adrian se redressa, réajustant ses vêtements avec une précision chirurgicale. Il ne la regarda pas.

— Le jet pour Genève part à dix-neuf heures, dit-il, comme s'il sortait d'une réunion. La banque centrale va réagir. Nous devons être là pour la liquidation finale.

Elena se redressa, lissant sa jupe d'un geste mécanique. Ses mains étaient de glace. Elle ne sentait plus la haine, seulement l'alignement parfait de sa propre noirceur avec la sienne.

— Je serai prête.

Elle quitta le bureau, ses talons claquant sur le marbre avec une régularité de métronome. Dans le jet privé qui l'emportait vers la Suisse, le silence n'était plus une absence, mais une masse d'air comprimé par l'altitude. Elle fixa son reflet dans le hublot, une silhouette dont les pupilles ne reflétaient plus que le vide numérique des terminaux. Elle était devenue l'arme, il restait le système. La fusion était totale. Elle n'avait plus rien à perdre, et c'était la seule façon de posséder Adrian Varga. Dans ce

monde de verre fumé, l'amour était une erreur de calcul. Seul le contrôle était éternel.

# Chapitre 11

## Réveil Analytique

Le jour n'est pas encore levé sur la skyline de Francfort, mais la suite 4202 est déjà baignée dans une clarté artificielle, une lumière de bloc opératoire qui découpe les silhouettes avec une cruauté mathématique. L'air est saturé par les vapeurs stériles de l'azote et le parfum de café noir, serré, presque brûlé.

Elena Morel se réveilla d'un coup, les poumons soudain trop étroits pour sa cage thoracique. Ses doigts se crispèrent sur les draps en satin gris anthracite, cherchant une chaleur qui s'était déjà évaporée. La place à côté d'elle était non seulement vide, mais lisse. Aucun pli, aucune trace de l'abandon de la nuit précédente. Le passage d'Adrian Varga n'avait été qu'une anomalie statistique, aussitôt corrigée par la rigueur du système.

Elle s'assit, le dos rigide. Dans le salon attenant, séparé par une paroi de verre fumé, une ombre s'activait. Le cliquetis des touches d'un clavier d'ordinateur tombait dans le silence comme des gouttes d'acide sur du marbre. Un rythme d'horlogerie. Inhumain. Elle enfila sa chemise de soie blanche. Le tissu était une morsure de givre contre sa peau.

Elle franchit le seuil du salon.

Adrian était là, déjà harnaché dans son armure : pantalon de costume sur mesure, chemise bleu glacier déboutonnée au col, les manches retroussées avec une précision chirurgicale. Il ne leva pas les yeux. Son regard restait rivé sur les trois écrans qui diffusaient un flux ininterrompu de courbes de taux et de data-mining. Le reflet des chiffres verts et rouges dans ses iris sombres lui donnait l'air d'un algorithme incarné.

Le silence s’installa, pesant comme une masse de mercure. Elena sentit le sang refluer de ses extrémités. Ses mains commençaient à trembler. Elle les croisa derrière son dos, les ongles s’enfonçant dans ses paumes jusqu’à la douleur.

— Le rapport sur le rachat de Lufthansa Group est sur la table, dit Adrian.

Sa voix était monocorde, dénuée de tout résidu de la passion sauvage de la nuit.

— Les notes sur l’exposition aux dérivés de kérosène sont incomplètes. Rectifie-les avant huit heures.

Elena resta pétrifiée. L’air dans la pièce semblait avoir été aspiré par une pompe à vide. Hier soir, ses mains à lui s’étaient refermées sur ses hanches avec une possession qui frôlait la destruction. Ce matin, il lui parlait comme à une unité de calcul défaillante. Elle fit un pas vers le bureau en chêne sombre. Ses jambes étaient de coton, mais elle imposa à son visage un masque de marbre.

— J’ai traité les dérivés hier après-midi, Adrian. Les chiffres sont consolidés.

Il s’arrêta de taper. Le silence fut physique, une pression atmosphérique qui faisait siffler les oreilles d’Elena. Il tourna lentement la tête vers elle. Ses yeux étaient deux puits de pétrole, profonds, inflammables, mais parfaitement calmes.

— Ils sont consolidés selon les normes de l’année dernière, Elena. Le marché ne se soucie pas de ce qui était vrai hier. Le marché se soucie de ce qui va s’effondrer demain. Tu es ici pour anticiper l’effondrement, pas pour le constater.

Il se leva. Sa stature occupait tout l’espace. Il s’approcha d’elle sans hâte. Elena sentit son cœur cogner contre son sternum, une alarme silencieuse. Elle refusa de reculer. L’odeur de son parfum — une note métallique de métal froid et de papier neuf —

l'enveloppa comme un linceul. Adrian s'arrêta à quelques centimètres. Il ne la toucha pas. La distance était une arme. Il scrutait les micro-mouvements de ses pupilles.

— Tu t'attendais à une transition plus douce ? murmura-t-il, sa voix vibrant de cette noirceur qui la fascinait autant qu'elle la dégoûtait. L'intimité est une variable, Elena. Elle crée un biais cognitif qui nous rend vulnérables. Hier soir était une exploration des limites. Ce matin, nous revenons à la structure. Si tu ne peux pas opérer dans cette dualité, tu finiras comme ton père : broyée par une émotion qu'il n'a jamais su quantifier.

Le nom de son père fut le déclencheur. Une décharge électrique parcourut sa colonne vertébrale. La paralysie la quitta pour laisser place à une haine lucide. Elle fixa son profil. Un prédateur. Un miroir. Elle sentit sa propre mâchoire se verrouiller, imitant inconsciemment la sienne.

— Ne parle pas de mon père.

Adrian esquissa un rictus de prédateur satisfait.

— Je ne t'ai jamais promis de loyauté, Elena. Je t'ai promis l'accès. Mais cet accès a un prix : l'annihilation de tes réflexes sentimentaux. Chaque seconde que tu passes à chercher de la chaleur dans ce lit est une seconde où tu perds de vue ton objectif.

Il tendit une main, ses doigts effleurant la soie de sa chemise au niveau de son cœur. À son contact, les muscles d'Elena devinrent de la pierre.

— Ton cœur bat trop vite, nota-t-il avec une indifférence glaciale. C'est une fuite d'énergie. Répare le rapport Lufthansa. Et fais-le sans trembler. Si je vois une seule erreur, je considérerai que notre... interaction... a compromis tes capacités. Et tu sais ce que nous faisons des actifs compromis.

Il retourna à son bureau sans un regard de plus. Elle n'était plus qu'une ligne de code. Elena s'assit devant le terminal secondaire. La lumière bleue de l'écran inonda son visage, effaçant les dernières traces de son humanité. Ses doigts commencèrent à courir sur le clavier, rapides, mécaniques, pareils à des pistons. Chaque chiffre qu'elle entraînait était un clou qu'elle enfonçait dans son propre cœur pour le faire taire. Elle ne serait pas une erreur statistique.

Le silence entre eux avait désormais un poids physique, une masse critique prête à implorer. Ce n'était plus de l'air qu'ils respiraient, c'était du vide. Et dans ce vide, Elena Morel apprenait à respirer la glace.

Elle termina la section en trente minutes. Performance parfaite. Elle se leva et posa le dossier devant lui. Le papier crissa contre le bois.

— Les dérivés sont ajustés. L'exposition est réduite de 14 %.

Adrian prit le dossier sans la regarder. Le silence s'étira. Une minute. Deux.

— C'est acceptable, finit-il par dire. Mais tu as oublié une variable.

— Laquelle ?

Il leva enfin les yeux. Cette fois, l'ombre d'un défi sauvage brillait dans ses pupilles.

— La mienne.

Il se leva et franchit à nouveau la limite. Elena sentit une onde de choc traverser son plexus. Il s'arrêta si près qu'elle pouvait sentir son souffle sur son front.

— Tu penses que tu peux te transformer en machine juste parce que je te l'ai demandé ? C'est trop facile. Le vrai pouvoir ne réside pas dans l'absence d'émotion. Il réside

dans la capacité à les ressentir toutes, à se laisser consumer, et à prendre la décision la plus froide au milieu du brasier.

Ses doigts se refermèrent soudain sur son poignet. La pression était ferme, presque douloureuse, transformant son bras en un membre de marbre exsangue.

— Ton cœur me dit que tu veux me tuer, murmura-t-il à son oreille. Mais tes yeux me disent que tu ne peux pas respirer sans mon autorisation. Lequel de ces deux sentiments vas-tu vendre au système aujourd'hui ?

Elena sentit ses jambes fléchir, mais elle s'accrocha au bord du bureau.

— Je ne vendrai rien, Adrian. Je vais tout prendre.

Il la lâcha brusquement.

— Bien. Commençons. La réunion avec le conseil d'administration de Londres commence dans trois heures. Si tu n'es pas prête à être le prédateur, tu seras le repas.

Il tourna les talons, la laissant seule avec l'odeur métallique du sang qui lui montait à la gorge. Elle savait qu'elle venait de franchir un point de non-retour. Elle se dirigea vers le vestiaire, enfila la robe noire asymétrique qu'il avait choisie — une armure de deuil technique qui la compressait jusqu'à l'apnée.

Le trajet vers l'aéroport fut un ballet de silences pressurisés. Dans le jet, Adrian la força à analyser la chute de son père. Il ne lui montra pas de photos. Il n'y avait plus de place pour l'humain. Sur l'écran Retina, il afficha un graphique de marché. Une ligne pourpre, brutale, qui plongeait verticalement vers le zéro, transperçant les paliers de support comme une baïonnette dans de la chair.

— Voici ton héritage, Elena. Une balafre numérique. Ton père n'est pas mort d'un

excès de honte. Il est mort parce qu'il n'a pas vu cette rupture de liquidité arriver. Je l'ai provoquée.

Elena fixa la chute de la ligne rouge. C'était plus cruel que n'importe quelle image de cadavre. C'était la preuve technique de l'annihilation de son sang. Elle sentit ses propres traits se figer en un masque de porcelaine froide.

— Je vais vous posséder, murmura-t-elle sans quitter l'écran des yeux. Je vais apprendre chaque rouage. Et quand je serai le système, je vous effacerai. Sans bruit.

Adrian ne cilla pas. Il se contenta de réajuster ses boutons de manchette en platine.

— Bienvenue dans l'abîme, Elena.

Le jet inclina ses ailes au-dessus de la City de Londres. À travers le hublot, les gratte-ciels de verre se dressaient comme des menhirs d'argent sous un ciel de mercure. Elena ne se reconnaissait plus dans le reflet du verre. Elle était devenue une composante du moteur.

Elle ouvrit le dossier rouge qu'il lui tendit en sortant de l'appareil. À l'intérieur, une seule feuille : le graphique final de la faillite de Morel & Co, annoté de la main d'Adrian. Un simple mot griffonné au stylo noir sous la ligne plongeante :  
\*Obsolète\*.

Elle referma le dossier. Ses mains ne tremblaient plus. Elle marchait dans son sillage, ses talons martelant le tarmac avec une précision d'horlogerie. Le chapitre de l'innocence était clos. Celui du massacre venait de s'ouvrir, écrit à l'encre noire de l'ambition.

Elle n'avait plus peur de l'obscurité. Elle en était devenue la source.

# Chapitre 12

## L'Héritage Fantôme

Le soixante-quatorzième étage de la tour Varga à Francfort n'appartenait pas au monde des vivants. C'était un aquarium d'acier et de verre fumé, suspendu dans un ciel de suie, où seule la pulsation régulière des serveurs indiquait une forme de vie résiduelle. L'air y était saturé d'ozone, cette odeur métallique et sèche qui précède les exécutions.

Elena Morel était agenouillée devant l'unité centrale du bureau privé d'Adrian, le dos voûté par un poids qui n'avait rien de physique. Ses doigts, engourdis par le froid chirurgical de la climatisation, survolaient le clavier en aluminium brossé. Le cliquetis des touches résonnait comme des coups de scalpel dans le silence pressurisé de la pièce. Sur l'écran, les lignes de code défilaient, une cascade de chiffres vert émeraude dessinant la géographie d'un empire bâti sur le vide. Le projet « Icare ». C'était le nom du dossier qui avait aspiré la vie de son père. Elena sentit une goutte de sueur froide perler entre ses omoplates, glissant le long de sa colonne vertébrale comme un insecte de glace. Ses mains ne tremblaient pas encore ; elles étaient figées dans cette rigidité cadavérique qui précède les séismes.

L'accès fut instantané. Pas de message d'erreur. Pas de pare-feu. C'était une invitation déguisée en porte dérobée. Les documents s'ouvrirent avec une fluidité obscène. Des contrats de cession de créances. Des swaps de défaut de crédit. Et, en bas de chaque page, deux signatures électroniques entrelacées, indissociables, comme les nœuds d'une corde de pendu.

\*Adrian Varga.\*

\*Thierry Morel.\*

Elena fixa le nom de son père. Sa gorge se contracta, le réflexe de déglutition devenant une lutte contre un bloc de verre pilé. Elle chercha la trace d'une contrainte, l'ombre d'un pistolet sur une tempe. Elle ne trouva que des marges de profit. Des dividendes versés sur des comptes aux îles Caïmans, dont elle reconnaissait maintenant les racines : le fonds fiduciaire qui avait payé ses études, ses appartements, sa liberté apparente. Elle n'était pas la fille d'une victime. Elle était le produit dérivé d'un crime partagé.

— Les chiffres ne mentent jamais, Elena. C'est leur seule noblesse.

La voix d'Adrian trancha le silence avec la précision d'un fil à couper le beurre. Elle ne sursauta pas. Le choc était trop profond. L'ombre de l'homme s'étira sur le sol en marbre noir, la rejoignant avant même qu'il ne bouge. Il avança, le crissement de ses souliers en cuir de veau sonnait comme un glas. Il ne s'arrêta pas à une distance polie. Il envahit son espace, se plaçant juste derrière elle, ses mains se posant sur le rebord du bureau, de chaque côté de son corps, l'emprisonnant dans un étau de bois sombre et de chair impitoyable. Elena sentit la chaleur de son torse irradier contre son dos, un contraste violent avec le vide pneumatique de la pièce.

— Regarde la date du troisième virement, murmura-t-il près de son oreille.

Sa voix fit dresser les poils fins sur sa nuque. Elle obéit mécaniquement. 14 septembre 2008. La veille du krach de Lehman Brothers. Le montant était astronomique. Le bénéficiaire : une société écran dont son père était l'unique ayant droit.

— Il n'a pas été détruit par le système, Elena. Il a aidé à le concevoir. Il a vendu la mèche avant que l'incendie ne se propage, puis il a touché l'assurance.

— Non, articula-t-elle.

Le mot mourut dans sa bouche, étouffé par une salive devenue acide. Elle se força à se lever, ses muscles verrouillés par une paralysie de plomb. Elle fit face à Adrian. Il la dominait, son visage sculpté dans une indifférence de marbre. Il ne cherchait pas à la consoler. Ses yeux, d'un gris d'orage, sondaient les siens avec une curiosité clinique.

— Pourquoi me laisser trouver ça ? Pourquoi m'avoir recrutée ?

Adrian fit un pas de plus, la forçant à se reculer contre le bureau jusqu'à ce que le bord de l'acajou lui morde les hanches. Il leva la main et saisit son menton. Ses doigts étaient d'une froideur de porcelaine, mais sa prise était absolue.

— Le fiel que tu as laissé macérer dans tes veines pendant des années t'a rendue prévisible, Elena. Je voulais voir ce qu'il resterait de toi une fois que ton grand récit moral serait réduit en cendres. Je voulais voir si tu étais capable de supporter la vérité du pouvoir. Ton père n'a pas supporté son propre reflet. Il a choisi la sortie de secours. Le suicide n'est pas un sacrifice, c'est une démission. Il t'a laissée avec une dette de sang et un héritage fantôme.

Le silence qui suivit fut physique, une masse dense qui les poussait l'un contre l'autre. Elena sentait le vide s'ouvrir sous ses pieds. La haine qu'elle avait cultivée venait de s'éteindre, ne laissant derrière elle qu'un goût de cuivre et une poignée de cendres froides.

— Tu es libre, Elena, dit-il d'un ton monocorde. Plus de père à venger. Plus de mission. Il ne reste que toi, et ce que tu es prête à faire pour ne pas disparaître. Tu n'as jamais eu nulle part où aller. Tu es chez toi ici. Dans le vide.

Il resserra sa prise sur son menton, l'obligeant à soutenir son regard. Elena sentit ses genoux fléchir, mais il la maintenait debout, une armature de chair et d'ambition. La

paralysie commençait à muer en une fascination toxique. S'il l'avait détruite, il était aussi le seul architecte capable de la reconstruire.

— Montre-moi la suite, dit-elle dans un souffle.

Un léger pli apparut au coin des lèvres d'Adrian. Ce n'était pas un sourire, mais l'esquisse d'une cicatrice. Il la lâcha brusquement, le vide remplaçant immédiatement la pression de sa main.

— La suite n'est pas pour les âmes fragiles. Il n'y a plus de morale là où nous allons. Seulement des contrats. Et des sacrifices.

Le retour à l'appartement ne fut qu'un flou de néons et de tunnels de verre. Dans la salle de bains stérile, Elena régla l'eau de la douche au maximum de sa température. Elle resta immobile sous le jet brûlant, observant sa peau virer au rouge vif, une teinte de homard ébouillanté. Elle ne sentait rien. La chaleur ne parvenait pas à percer la déconnexion sensorielle qui l'enveloppait. Elle était une enveloppe de chair rubéfiée, une machine dont les capteurs de douleur avaient été sectionnés. Elle s'habilla avec une précision chirurgicale : un tailleur noir, une chemise de soie blanche, une armure de luxe pour masquer le gouffre.

À 05h30, elle était sur le tarmac de l'aéroport privé. L'odeur du kérosène remplaçait celle de l'ozone. Le jet de Varga l'attendait, silhouette agressive prête à déchirer l'aube. Adrian se tenait près de la passerelle, les mains dans les poches de son manteau de cachemire.

Elle s'approcha, ses talons claquant sur le bitume avec une régularité de métronome. Elle ne ressentait plus de peur, seulement une faim lucide. Adrian tourna la tête vers elle. Ses yeux parcoururent son visage, notant la rigidité de ses traits, la disparition de toute trace de révolte.

— Tu as les dossiers de Londres ? demanda-t-il.

— J'ai trouvé les failles de leurs nœuds de serveurs, répondit-elle. On ne va pas les attaquer de front. On va les inciter à s'autodétruire en manipulant leurs propres protocoles de confiance.

Adrian hocha la tête. Un éclair de quelque chose de vorace passa dans ses iris.

— On dirait que tu as appris à lire entre les lignes de l'héritage de ton père.

— Mon père était un amateur, dit-elle froidement en montant la passerelle. Il croyait qu'on pouvait garder une partie de soi intacte tout en manipulant le système. Je n'ai pas cette faiblesse, Adrian.

Il la suivit dans la cabine. Alors que le jet transperçait la couche de nuages, Elena regarda Francfort devenir une simple grille de circuits imprimés. Elle n'était plus la justicière. Elle n'était plus la victime. Elle était un nouveau paramètre dans une équation de domination pure. Elle ouvrit son ordinateur, le visage baigné par la lueur bleue de l'écran. La faim qu'elle ressentait ne ferait que croître, se nourrissant des ruines des empires qu'ils allaient mettre à genoux. Elle croisa le regard d'Adrian. Il n'y avait aucune chaleur dans cet échange, seulement la reconnaissance mutuelle de deux prédateurs. Elle avait enfin compris qu'en haut de cette pyramide, l'âme n'était qu'un passif inutile dont il fallait se débarrasser pour devenir éternel.

# Chapitre 13

## Le Sommet de Glace

L'air de Saint-Moritz n'était pas de l'oxygène, c'était du verre pilé. À cette altitude, chaque inspiration sciait les poumons, rappelant aux mortels que l'opulence ne protégeait pas de l'asphyxie. Dans la suite royale du Badrutt's Palace, le chauffage central ronronnait avec une discrétion de prédateur, mais Elena sentait le givre grimper le long de ses vertèbres.

Adrian Varga ne l'avait pas regardée une seule fois depuis qu'ils avaient quitté le tarmac de Samedan. Il se tenait devant la baie vitrée, silhouette d'obsidienne découpée contre l'immensité blanche des Alpes. Dans sa main, un verre de cristal contenait un liquide ambré immobile. Pas une ride sur la surface du scotch. Pas une oscillation dans la stature de l'homme qui tenait les rênes de son existence.

Elena posa le dossier de cuir sur la table en chêne fumé. Le bruit du contact — un choc sourd, étouffé par le luxe — résonna dans son crâne comme une détonation. Ses phalanges blanchirent sous la pression. Pour masquer la vibration erratique qui s'emparait de ses mains, elle les referma sur le rebord froid de la table, ses ongles s'enfonçant dans le bois verni jusqu'à ce que la douleur devienne une ancre.

— Les positions de courtage sont verrouillées, articula-t-elle. Sa voix était un fil de soie tendu à rompre. Le Consortium ne verra pas l'attaque venir avant l'ouverture de Londres.

Le silence qui suivit fut une chape de plomb, une présence sismique occupant tout le volume de la pièce. Dans ce vide, Elena entendait le martèlement de son propre sang contre ses tempes. Son corps était une colonie occupée. À chaque pas d'Adrian, ses

tissus se soulevaient, indépendants de sa volonté, dans une parade de survie abjecte qu'elle ne pouvait réprimer. Elle méprisait cette trahison de ses propres glandes surrénales, déversant un poison liquide dans ses veines alors que son cerveau demeurait rivé sur le monstre.

— Vous avez hésité sur la clause de rachat forcé, prononça enfin Adrian.

Sa voix était basse, une fréquence grave qui vibrait directement dans sa cage thoracique. Il se tourna lentement. La lumière crue du soleil reflétée par la neige soulignait la dureté chirurgicale de ses traits. Ses yeux étaient des scanners dépourvus de chaleur.

— J'ai optimisé la structure, répliqua-t-elle, forçant son menton à s'ériger. La clause initiale exposait Varga Capital. J'ai préféré une liquidation par étapes.

Adrian s'approcha. La moquette épaisse étouffait le bruit de ses semelles en cuir, rendant son approche spectrale. Elena ne recula pas, bien que ses nerfs ne soient plus des fibres, mais des fils de cuivre chauffés à blanc. Le tremblement n'était pas un recul, c'était la vibration d'une lame avant l'impact.

Il s'arrêta à une distance qui n'était pas celle d'un collègue, ni même d'un amant, mais celle d'un dompteur.

— Vous mentez, Elena.

Le mot flotta entre eux, froid et définitif. Il se pencha. Elle voyait le reflet de sa propre pâleur dans ses pupilles sombres. Ses poumons se bloquèrent. Son cœur s'emballait, un oiseau piégé se brisant les ailes contre ses côtes.

— Vous n'avez pas protégé mes actifs. Vous avez ciblé les holdings qui appartenaient à votre père. Vous voulez savourer l'agonie comptable de ceux qui l'ont trahi.

Il tendit une main — de longs doigts fins de pianiste ou d'étrangleur — et effleura le dossier.

— Votre soif de vengeance interfère avec la pureté de l'algorithme. C'est... inefficace.

— L'efficacité est une notion relative quand on parle de destruction totale, rétorqua-t-elle, retrouvant un souffle haché.

Adrian étudia la réaction de sa peau, le léger tressaillement de son artère carotide. Il semblait se nourrir de cette tension, de cette vulnérabilité qu'elle tentait de masquer sous une armure de tailleur.

— Les fantômes sont des passifs inutiles, Elena. Votre père a sauté de lui-même. Je me suis contenté de racheter les droits de la chute.

Le monde vacilla. Sa main lâcha le rebord de la table. Une sueur froide perla à la naissance de ses cheveux. Elle sentit ses jambes se dérober, mais la volonté pure la maintenait debout.

— Regardez-moi, ordonna-t-il.

Elle obéit. Ses yeux à elle brûlaient d'une vénéneuse amertume ; les siens restaient un désert de glace. Il leva la main et, pour la première fois, ses doigts rencontrèrent sa peau. Il saisit son menton. Le contact brûla comme de la neige directe sur une plaie ouverte. Une décharge électrique remonta le long de sa mâchoire.

— Vous n'êtes pas ici pour le venger, murmura-t-il, son souffle caressant ses lèvres. Vous êtes ici parce que vous avez reconnu en moi la seule personne capable de vous offrir le contrôle total. Devenez l'associée du bourreau.

Le silence qui suivit fut atomique. À l'extérieur, le vent de la montagne hurla contre les vitres. Elle resta là, prisonnière de sa main, prisonnière de son regard, pendant que les chiffres du grand marché mondial continuaient de défiler dans l'ombre. Adrian finit par lâcher son menton. Le retrait de sa chaleur fut plus douloureux que son contact.

Il se dirigea vers le terminal Bloomberg installé sur le bureau d'ébène.

— L'ordre est prêt, Elena. Il ne manque que la validation finale. Je pourrais le faire. Mais je préfère que ce soit vous.

Il s'écarta, lui laissant la place devant l'écran où les flux de données rouges et verts dansaient comme des flammes numériques. Elle s'approcha, ses pas ne faisant aucun bruit. Le curseur clignotait, un battement de cœur artificiel.

— Bienvenue dans le monde réel, Elena.

Elle sentit la présence d'Adrian derrière elle, une masse physique, un mur de granit irradiant une chaleur qui contredisait ses paroles. Il posa ses mains sur ses épaules, une pression lourde, possessive, une marque au fer rouge à travers le tissu fin. Sa main droite descendit le long de son bras pour venir couvrir la sienne, posée sur la souris. Ses doigts étaient froids, d'une température inhumaine.

Ses nerfs se tendirent jusqu'à l'asphyxie. Elle ne voyait plus les graphiques boursiers ; elle voyait des veines, des dividendes transformés en gouttes de pourpre. Elle n'était plus une femme endeuillée. Elle était un instrument.

— Faites-le, murmura-t-il contre son oreille.

L'air se satura brusquement d'ozone, cette odeur de foudre imminente. Elena sentit le pouce d'Adrian s'écraser sur sa lèvre inférieure, une pression délibérée qui lui fit

renverser la tête contre son torse. Le contraste entre la soie de sa robe et la dureté de son corps était une agression sensorielle. Elle ferma les yeux, et dans l'obscurité de ses paupières, elle signa son propre arrêt de mort.

Elle appuya sur "Enter".

Le dé clic de la touche fut le seul son dans la suite, mais il eut la résonance d'un glacier qui s'effondre. Sur l'écran, une barre de progression verte s'activa. \*Ordre transmis.\* Irréversible. Des décennies de patrimoine, de noms aristocratiques et de privilèges européens venaient d'être effacées en une microseconde de trading algorithmique.

Adrian laissa échapper un souffle lent. Il ne retira pas ses mains. Il resserra l'étreinte, son visage enfoui dans le creux de sa nuque.

— Votre âme n'a jamais été l'enjeu, Elena. C'est votre liberté. Vous venez de vous rendre indispensable à l'homme que vous détestez le plus. C'est la forme la plus pure de possession.

Elle resta immobile, le regard fixé sur la barre de progression complétée à 100 %. Elle ne pleura pas. Elle ne tremblait plus. Une anesthésie totale s'était emparée de son système nerveux. Elle était une lame de carbone, flexible et incassable, forgée dans le vide de cette suite royale.

Elle se tourna dans ses bras, brisant enfin le cercle de sécurité. Elle leva la main et la posa sur le revers de la veste d'Adrian, sentant le battement de son cœur. Lent. Régulier. Métronomique.

— Si je vous remplace, Adrian, je commencerai par vous liquider. Sans rachat.

Un éclair de jubilation prédatrice passa dans les yeux sombres de l'homme. Il inclina

la tête, ses lèvres frôlant son oreille une dernière fois.

— J'en attends rien de moins. Savourez le silence, Elena. C'est le bruit que fait le monde quand il s'arrête de respirer.

Il se détourna et quitta la pièce, la laissant seule face à l'immensité blanche des Alpes. Elle retourna vers la baie vitrée, posant sa paume contre la vitre encore chaude de son souffle. Elle n'était plus Elena Morel. Elle était la tempête. Le lundi était là, et il avait le goût du sang et de l'ozone. Une chute magnifique et absolue venait de commencer du haut de ce sommet de glace.

# Chapitre 14

## Infiltration Tactique

Le soixantième étage de la tour Varga n'était plus un bureau, mais une chambre de compression où l'oxygène se raréfiait au rythme des transactions boursières. À travers les baies vitrées monumentales, la skyline de Londres s'étalait comme un circuit imprimé sous une pluie d'acide, clignotant dans l'obscurité stérile. L'air, filtré par des systèmes de pointe, conservait cette odeur persistante d'ozone et de cuir neuf, une atmosphère aseptisée où chaque émotion humaine semblait se heurter à la froideur du verre et de l'acier brossé.

Elena Morel ajusta la manchette de sa veste en crêpe de soie. Ses doigts, d'une pâleur de craie, effleurèrent le bord de son verre de cristal. Le liquide ambré ne bougeait pas. Elle avait appris à geler ses tremblements, à transformer son corps en une machine de précision. Seule une pulsation erratique à la base de sa gorge trahissait la cadence métronomique de son cœur, un battement sourd qui résonnait jusque dans ses tempes, comme le bruit du sang pressé contre une paroi trop étroite.

Julian Thorne l'observait depuis l'autre côté du buffet minimaliste. Pour lui, Elena n'était qu'une acquisition potentielle, une ligne de code élégante à intégrer dans son portfolio. Elle devait obtenir la clé de chiffrement RSA-4096 qu'il portait sur lui, dissimulée dans un jeton de titane. Elle fit un pas. Le crissement de ses talons sur le marbre noir sonna comme un coup de feu étouffé dans le vide de la réception. Sa voix, lorsqu'elle s'adressa à lui, fut un fil de soie tendu, dépourvu de toute chaleur.

— Le temps est la seule commodité que nous ne pouvons pas racheter à découvert, Julian.

Elle laissa son regard dériver vers la poche intérieure de la veste de Thorne. Elle créa une distraction, inclinant légèrement la tête pour exposer la ligne fragile de son cou. Ses doigts effleurèrent le revers de sa manche. Un contact électrique. Un spasme qu'elle ne contrôlait plus fit tressaillir ses fibres nerveuses, mais elle ne cilla pas.

C'est alors que la température de la pièce sembla chuter de dix degrés.

Le silence ne fut plus un vide, mais une masse physique, une pression acoustique qui lui boucha les oreilles. Adrian Varga venait d'entrer dans la zone périphérique. Il ne dit rien. Sa présence était une onde de choc qui réalignait les molécules d'air. Il se tenait à dix mètres, mais Elena sentit le poids de son regard comme une main invisible enserrant sa nuque, une mesure de contrôle qui lui coupa le souffle.

Adrian ne tolérait pas qu'un actif étranger effleure ses lignes de crédit. Pour lui, ce n'était pas un affront charnel ; c'était un réalignement brutal des marchés. Il s'avança, sa marche étant une translation parfaite, chaque pas mesuré au millimètre. Lorsqu'il atteignit Elena, l'odeur de santal froid et de métal submergea tout. Elle se sentit soudain très petite, enfermée dans l'ombre immense de cet homme qui possédait des fragments de son âme par contrat tacite.

— Monsieur Thorne, dit Adrian. Sa voix était un couperet de guillotine, propre et sans appel. J'espère que Mademoiselle Morel ne vous a pas trop importuné. Elle a une curiosité... dévorante.

Sa main se posa sur l'épaule d'Elena. Ses doigts ne se contentèrent pas de se poser ; ils s'ancrèrent dans le tissu, une prise de possession qui marqua sa peau au fer rouge à travers la soie. Il l'entraîna vers l'ascenseur privé. Les portes en acier brossé se refermèrent dans un sifflement pneumatique. Le silence qui suivit fut absolu, seulement troublé par le bourdonnement électronique de la cabine en mouvement.

Adrian la fit pivoter. Le dos d'Elena heurta la paroi froide du miroir. L'impact envoya

une onde de choc dans sa colonne.

— Montre-la-moi, ordonna-t-il.

Elena ouvrit la main. Le jeton en titane brillait sous les spots LED. Adrian ne regarda pas l'objet. Il regardait les doigts d'Elena, qui ne pouvaient plus dissimuler leur tremblement. Une goutte brûlante s'écrasa sur sa pommette, née d'un spasme qu'elle ne maîtrisait plus.

— Tu es la seule variable d'ajustement que je n'ai pas encore sacrifiée, murmura-t-il, sa voix descendant d'une octave. Ne me donne pas de raison de solder ton compte.

Sa main monta de son épaule à sa mâchoire, ses doigts enserrant son visage avec une précision chirurgicale. Ce n'était pas une caresse, mais un audit.

— Tu es à moi, Elena. Chaque octet de ton esprit, chaque frisson de ta peau. Si tu laisses un autre homme t'approcher ainsi, je détruirai tout ce qu'il possède, jusqu'à son nom. Et je te forcerai à regarder les cendres.

L'ascenseur s'arrêta avec une douceur effrayante. Il relâcha sa prise, mais l'empreinte de ses doigts resta gravée dans sa chair.

— Va te laver, Elena. L'odeur de Thorne me donne envie de purger tout cet étage.

Elle sortit de la cabine, les jambes flageolantes, les mains crispées sur le vide. Le penthouse était plongé dans une pénombre chirurgicale. Adrian se dirigea vers son bureau, une silhouette monolithique se fondant dans les ombres de son empire. Elena resta seule, sentant ses poumons se figer. Elle n'infiltrait pas Varga Capital ; elle s'y dissolvait. Chaque pas vers sa vengeance l'enfonçait davantage dans les sables mouvants de ce système.

Elle entra dans la salle de bain. Elle ouvrit le robinet, laissant l'eau monter en température jusqu'à ce que la vapeur envahisse la pièce, jusqu'à ce que sa peau rougisse sous la morsure de la chaleur. Elle frotta ses mains, ses bras, son cou, essayant d'effacer non pas le contact de Thorne, mais la sensation de la main d'Adrian qui semblait s'être incrustée sous son derme.

Le miroir s'embuait, transformant son reflet en une silhouette sans contours, une âme en cours de liquidation. Dans la buée épaisse, elle leva un doigt tremblant et traça un seul mot, avant de l'effacer d'un revers de manche : \*Échec et mat.\*

Elle ignorait encore lequel des deux était le roi, et lequel n'était qu'un pion sacrifié d'avance sur l'autel du profit. Elle éteignit la lumière. La suite fut plongée dans une obscurité totale, seulement troublée par les lumières rouges des alarmes de sécurité qui clignotaient comme des yeux de prédateurs.

Elena Morel n'était plus une infiltrée. Elle était une composante du mécanisme, une pièce d'orfèvrerie dans la montre suisse d'Adrian Varga. Elle s'allongea sur le lit immense, écoutant le bourdonnement des serveurs informatiques qui, à quelques étages de là, décidaient du destin des nations. Elle était en phase. Elle était devenue le système. Et le système ne connaissait pas la pitié.

Dans l'empire des serments, on ne dort pas. On veille sur ses dettes. Et Elena avait une dette immense envers l'homme qui venait de lui rappeler qu'elle n'était qu'une extension de sa propre volonté. Elle ferma les yeux, visualisant le visage de son père, mais l'image s'effaçait, remplacée par le regard de graphite d'Adrian. Elle n'avait plus peur de la chute. Elle l'attendait avec la patience d'une lame qu'on aiguise dans l'ombre, prête à voir jusqu'où la noirceur pouvait briller.

# Chapitre 15

## Le Sacrifice du Cavalier

Le silence dans le bureau d'Adrian Varga n'était pas une absence de bruit. C'était une pression atmosphérique, une force physique qui pesait sur les tympan d'Elena, semblable à celle qui précède l'implosion d'un sous-marin en eaux profondes. À travers les baies vitrées du quarante-huitième étage, Francfort s'étalait comme un circuit imprimé, une grille de lumières froides et de pulsations électriques. Ici, l'air était recyclé, stérile, saturé par l'odeur métallique des serveurs qui tournaient en continu derrière les parois insonorisées.

Adrian ne l'avait pas regardée lorsqu'elle était entrée. Il restait debout devant la baie vitrée, sa silhouette découpée dans l'obscurité par la lueur blafarde des écrans. Son costume en laine de vigogne ne présentait pas un pli. Il semblait faire partie de l'architecture même du bâtiment : anguleux, inatteignable, mortellement précis. Il n'avait rien d'un prédateur animal ; il était un algorithme souverain, une puissance de calcul habillée de noir.

Sur le bureau en chêne brûlé, une tablette de verre fine comme une lame de rasoir affichait des graphiques en temps réel. Des courbes rouges s'effondraient. Des milliards d'euros s'évaporaient dans le vide numérique des paradis fiscaux.

— Assieds-toi, Elena.

Sa voix était une nappe de velours sur du verre brisé. Elena sentit ses propres vertèbres se figer. Ses jambes menacèrent de se dérober. Elle s'exécuta, s'installant dans le fauteuil en cuir dont le craquement parut aussi violent qu'un coup de feu dans cet aquarium de silence. Ses mains, posées sur ses genoux, vibrèrent d'un

tremblement imperceptible qu'elle tenta de noyer en serrant les poings.

Adrian se tourna enfin. Il se contenta de poser ses yeux sur elle — des iris d'un gris Bloomberg, dépourvus de chaleur, qui semblaient scanner son code génétique pour y trouver la moindre faille logicielle.

— Le procureur fédéral de Berne a signé l'acte d'accusation à dix-huit heures trois, dit-il. Ton nom figure en tête de liste pour complicité de blanchiment sur le dossier \*Aethelgard\*. Les preuves sont... indiscutables.

Elena sentit une goutte de sueur glacée glisser entre ses omoplates. Sa gorge devint un désert de sel. Elle voulait parler, plaider la manipulation qu'elle avait orchestrée pour le détruire, mais l'air refusait d'entrer dans ses poumons. La paralysie n'était pas un concept, c'était une armature de plomb qui lui broyait la poitrine.

— Cependant, continua Adrian en contournant lentement le bureau, l'acte ne sera jamais transmis.

Il posa un stylo-plume — un chef-d'œuvre en platine et obsidienne — sur la table de verre. Le choc produisit un tintement cristallin, un son de couperet.

— J'ai liquidé les actifs de la branche \*Varga Offshore I\*. Neuf cent quarante millions d'euros. Transférés dans un fonds de compensation géré par une filiale écran au Luxembourg. La perte sèche pour mon portefeuille personnel est de douze pour cent.

Elena fixa le stylo. Elle comprit instantanément la mécanique chirurgicale de ce qu'il venait de faire. Ce n'était pas un sauvetage. C'était une amputation. Pour sauver sa tête, il avait tranché un membre de son propre empire.

— Pourquoi ? réussit-elle à articuler. Sa propre voix lui parut étrangère, écaillée,

comme si elle sortait d'une gorge pleine de verre pilé.

Adrian s'approcha, brisant le périmètre de sécurité qu'elle s'était efforcée de maintenir. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. L'odeur de son parfum — bois brûlé et ozone — l'enveloppa, plus étouffante que la menace de la prison. Il posa ses mains sur les accoudoirs de son fauteuil, l'emprisonnant sans la toucher. Le visage d'Adrian était un masque de perfection monolithique. Ses épaules s'affaissèrent, non sous le poids de la fatigue, mais sous l'ombre immense qu'il projetait contre la baie vitrée, l'avalant toute entière.

— Ne te méprends pas sur la nature de ce geste, Elena. Ce n'est pas de la clémence. C'est une acquisition.

Elle était incapable de détourner les yeux, son regard rivé sur la bouche qui venait de prononcer l'arrêt de mort de son autonomie. Le rythme cardiaque d'Elena s'emballa, un tambourinement sourd contre ses côtes. Elle voyait le grain de sa peau, la cicatrice minuscule au coin de son sourcil. Elle n'était plus qu'une variable négligeable dans une équation de pouvoir qui la dépassait.

— En absorbant ta dette envers la justice, je suis devenu ton unique créancier, murmura-t-il. Tu n'appartiens plus au système. Tu ne dépends plus des lois des hommes. Tu m'appartiens, jusqu'à la dernière cellule de ton corps, jusqu'à la moindre pensée de trahison.

Il tendit une main. Ses doigts, longs et fins, effleurèrent la ligne de sa mâchoire. Le contact était électrique, une décharge de froid qui lui fit dresser les poils sur les bras. Elle ne recula pas. Elle était clouée par cette force capable de détruire une fortune pour s'assurer une possession totale.

— Le sang de ton père ne suffira pas à payer les intérêts de ce que je viens d'engager, continua Adrian.

Le nom de son père fut un acide versé sur une plaie ouverte. Un goût de fer et de bile monta dans sa gorge, le seul vestige de sa volonté encore debout au milieu des décombres. Comment haïr le bourreau quand il devient son seul bouclier ?

Adrian se redressa, rompant le contact physique mais laissant derrière lui une trace thermique qui brûlait encore sur sa peau. Il signa un document avec une fluidité déconcertante.

— Demain, à l'ouverture des marchés, la société de ton père, \*Morel & Associés\*, cessera d'exister juridiquement. Elle sera absorbée par le groupe Varga. Je vais laver le déshonneur de ton nom dans le sang des investisseurs qui l'ont piétiné. Signe. Et accepte que la vengeance n'est plus ton moteur. C'est moi, désormais, qui alimente tes veines.

Elena regarda le papier. Les lettres dansaient, floues, mais elle refoula ses larmes avec une violence sauvage. Pleurer serait une capitulation qu'il n'accepterait pas. Il voulait son âme, pas sa faiblesse. Ses doigts se refermèrent sur le corps froid du stylo. C'était une arme. C'était ses menottes.

Elle signa. Une entaille noire sur la blancheur virginale du papier.

Adrian la regarda avec une intensité qui lui fit perdre le sens de l'équilibre. Dans ses yeux, elle ne vit pas de désir au sens conventionnel, mais la satisfaction d'un architecte contemplant la clef de voûte de son édifice le plus complexe.

— Bien, dit-il simplement.

Il reprit le document, le glissa dans un parapheur en cuir de Cordoue et se rassit. Il redevint instantanément l'automate de la haute finance, tapant sur son clavier, l'excluant de son champ de vision. Elena se leva, les membres lestés de plomb. Elle

fit quelques pas vers la porte, mais s'arrêta.

— Vous saviez, n'est-ce pas ? murmura-t-elle. Que j'étais là pour vous détruire. Dès le premier jour.

Le cliquetis des touches s'interrompit.

— Tu étais une anomalie statistique dans mon recrutement, Elena. Et j'ai toujours eu une prédilection pour l'étude des phénomènes chaotiques. Le chaos est la seule chose que l'on ne peut pas acheter. On ne peut que le posséder.

Elle quitta le bureau. Dans le couloir aseptisé, sous la lumière crue des néons qui lui donnait une allure de morgue technologique, Elena s'appuya contre le mur de verre. Ses mains tremblaient de façon incontournable. Elle porta ses doigts à son cou. Son pouls était rapide, violent.

Elle venait de vendre son âme pour sauver son nom. Elle venait de s'enchaîner à l'homme qui avait orchestré la ruine de sa famille. Et le plus terrifiant, ce qui lui donnait une nausée amère, ce n'était pas la dette. C'était le frisson de puissance qu'elle avait ressenti au moment où il lui avait dit qu'elle lui appartenait.

Le sacrifice du cavalier était terminé. La partie commençait, et elle n'était plus qu'un pion sur un échiquier de verre et d'acier dont Adrian Varga tenait toutes les pièces. Elle marcha vers l'ascenseur, chaque pas résonnant comme un écho lointain de sa propre disparition. Dans le reflet des portes chromées, ses traits étaient plus durs, son regard plus opaque.

L'ascenseur entama sa descente vertigineuse. Elena ferma les yeux, sentant le vide dans son estomac. Elle n'avait plus de passé, plus de mission. Elle n'avait plus que le poids de ce serment muet. Elle était libre de ses mouvements, mais le périmètre de sa prison s'étendait désormais jusqu'aux limites de l'influence planétaire d'Adrian.

Elle sortit dans la nuit de Francfort. Le ciel était d'un gris de plomb, identique aux yeux de Varga. Elle était en sécurité. Elle était protégée. Elle était perdue. Elle n'était plus Elena Morel. Elle était une ligne de code dans son algorithme de conquête. Elle n'était plus une victime. Elle était une complice. Et c'était là sa plus grande agonie.

# Chapitre 16

## Parfum de Trahison

Le terminal Bloomberg irradiait une lueur bleutée, presque radioactive, sur les pommettes saillantes d'Elena. Dans le silence pressurisé du quarante-deuxième étage, le seul bruit était celui, métronomique, du système de climatisation recyclant un air saturé d'ions électriques et de mépris.

Ses doigts, suspendus au-dessus du clavier mécanique, ne bougeaient plus. Une perle de givre solitaire traçait un sillage de glace le long de sa colonne vertébrale. Sur l'écran, les lignes de code et les flux de transactions s'alignaient avec une cruauté mathématique. L'ordre de vente des actifs de la holding Lefebvre — les derniers vestiges du réseau de son père — n'était pas une erreur de marché.

Le donneur d'ordre portait un code d'accès crypté qu'elle ne connaissait que trop bien : \*AV-00-Alpha\*.

Le sacrifice qu'Adrian avait feint de faire la semaine précédente, cette perte de trois cents millions d'euros pour « la protéger », n'était qu'un jeu d'écriture comptable. Il avait rasé les structures qui lui permettaient encore de respirer en dehors de l'écosystème Varga. Il n'avait pas sauvé sa peau ; il avait brûlé les ponts pour s'assurer qu'elle n'ait nulle part où fuir.

Le cliquetis d'un briquet St. Dupont résonna derrière elle. Un son sec. Métallique. Un verdict.

Elena ne se retourna pas. Elle sentit l'air se densifier, une pression atmosphérique qui faisait bourdonner ses oreilles. Le parfum d'Adrian, un mélange de cèdre brûlé et de

papier monnaie neuf, l'enveloppa avant même qu'il ne pose une main sur le dossier de son fauteuil.

— Les chiffres ne mentent jamais, Elena. Ils n'ont pas d'ego. Pas de remords.

La voix d'Adrian était un scalpel. Basse, monocorde, dépourvue de toute inflexion humaine. Elle perçut la chaleur de son corps à quelques centimètres de son dos, un contraste violent avec le froid chirurgical de la pièce. Sa main gauche, posée sur le bureau, fut prise d'un spasme infime, une trahison de ses nerfs qu'elle camoufla en saisissant un stylo Montblanc. Le métal froid contre sa paume ne suffit pas à stabiliser le battement erratique qui cognait contre ses côtes, un oiseau piégé dans une cage de verre.

— Tu les as liquidés, murmura-t-elle.

— Je les ai optimisés, corrigea-t-il.

Il se pencha. Elle perçut le glissement de son costume sur mesure, un murmure de laine vierge. Il posa ses mains de chaque côté d'elle, l'enfermant contre le bureau. Elena fixa l'écran. Ses pupilles brûlaient. Elle refusa de ciller. Le reflet d'Adrian apparaissait dans le verre fumé de la fenêtre, deux fentes de verre sombre où aucune donnée ne transparaissait.

— Lefebvre était une variable sentimentale dans une équation qui exige une pureté absolue, continua Adrian. On ne venge pas un homme qui a échoué par manque de rigueur. On efface les traces de son échec.

Le silence qui suivit fut physique. Une chape de plomb. Ses conduits lacrymaux brûlaient, secs, comme du sable sous les paupières. Elle déglutit la boule de verre qui lui sciait la gorge. Elle força ses muscles à se détendre, un processus millimétré, fibre par fibre. Elle visualisa son esprit comme une salle de serveurs : froide, ordonnée,

isolée.

— Je comprends, dit-elle enfin.

Le mot flotta dans l'air, lourd de mensonge. Elle sentit le souffle d'Adrian contre sa nuque, un court-circuit thermique qui fit se dresser les poils de ses bras.

— Est-ce que tu calcules déjà le coût de ta prochaine trahison ?

Il fit pivoter son fauteuil. Elena fut forcée de l'affronter. Ses yeux à lui étaient des écrans éteints. Il n'y avait aucune colère en lui. Juste une curiosité intellectuelle dévastatrice. Elena soutint son regard. Elle ne voyait plus l'homme ; elle isolait l'algorithme qu'elle devait hacker. Son cœur adopta un rythme de métronome. Le basculement fut presque douloureux, une transition de phase de l'eau vers la glace.

— La trahison suppose une loyauté préalable, Adrian. Nous n'avons qu'un contrat.

— Tes clauses de sortie ont été rachetées hier à la fermeture des marchés, dit-il en se redressant. Tu es à moi, Elena. Pas comme on possède une femme, mais comme on possède une banque centrale. Et tu vas apprendre à aimer le poids de tes chaînes parce qu'elles sont en platine.

Il s'écarta. L'air resta raréfié. Une fois dans le couloir de verre, Elena ne s'effondra pas. Elle entra dans son bureau, ferma la porte et ouvrit son propre ordinateur, une machine sécurisée qu'Adrian pensait surveiller. Elle commença à taper. Ses doigts volaient avec une vélocité nerveuse. Elle n'attaquait pas Varga de front. Elle utilisait les techniques de « short-selling » émotionnel qu'il lui avait inculquées.

Il voulait une égale intellectuelle ? Il allait l'avoir. Elle allait surévaluer sa propre soumission, créer une bulle spéculative autour de sa loyauté, et attendre le point de rupture pour tout liquider.

Un message apparut sur son écran.

\*« Dîner à 21h. Suite 404. Tenue de rigueur. »\*

Error 404. Il se jouait d'elle jusque dans les symboles. Elle serra les mâchoires jusqu'à ce que ses dents craquent. Elle ouvrit un fichier vide et y inscrivit un seul mot :

\*NEMESIS\*.

À 21h, l'ascenseur l'emmena vers la suite. Le décompte des étages s'affichait en rouge sang. Les portes glissèrent avec un chuintement pneumatique, la scellant dans le sanctuaire d'Adrian. L'air y était plus sec, chargé de cette odeur de cuir neuf et de serveurs en surchauffe.

Adrian était là, silhouette découpée à la serpe contre le vitrage panoramique.

— Tu es en retard de quatorze secondes, Elena.

Il se tourna. Le reflet des néons bleus jouait sur l'arête de ses pommettes. Elena sentit une onde de chaleur sèche parcourir ses bras. Sa main gauche, dissimulée dans le pli de sa robe en soie émeraude, se ferma si fort que ses ongles entamèrent la chair. La douleur était une ancre.

— Pourquoi m'avoir fait venir ici, Adrian ?

— Pour que tu comprennes que tout ce que tu possèdes est ce que je décide de te laisser.

Il s'approcha d'elle. L'espace se réduisit à une zone de haute pression. Il leva une main, et ses doigts effleurèrent sa joue. Le contact fut une vibration de haute fréquence. Elle resta pétrifiée, les poumons bloqués, tandis que le pouce d'Adrian dessinait une ligne implacable le long de sa mâchoire. C'était une caresse qui

ressemblait à une menace de mort.

— Demain, nous signons le démantèlement de la holding Morel, murmura-t-il contre son oreille. Ton nom sera officiellement radié. Tu seras une page blanche. Prête à être réécrite par moi.

Elena sentit un goût de bile monter dans sa gorge. Elle le transforma en venin. Elle inclina la tête, acceptant le contact, mimant une soumission qu'elle ne ressentait pas. Elle vit les pupilles d'Adrian se dilater. Le piège fonctionnait.

— Une page blanche peut aussi servir à écrire un nouveau contrat, Adrian. Un contrat dont tu n'as pas encore lu les clauses de sortie.

Elle recula, rompant le contact. L'absence de sa main laissa une brûlure glacée. Elle quitta la suite sans se retourner. Une fois dans sa voiture, elle ne regarda pas la tour Varga. Elle regardait devant elle, là où les chiffres ne mentaient jamais.

Le lendemain, à quatre heures du matin, le ciel possédait la teinte d'un métal trempé dans l'azote. Elena s'habilla comme on prépare un sabotage. Un tailleur-pantalon en laine froide, coupé si droit qu'il semblait pouvoir trancher l'air. Elle entra au soixante-douzième étage. L'odeur de l'air ionisé lui monta à la gorge.

Adrian était là. Six moniteurs affichaient des cascades de chiffres.

— Tu utilises le protocole de sortie que je t'ai enseigné, murmura-t-il en s'approchant d'elle alors qu'elle lançait ses ordres de vente. Tu injectes une variable de destruction créatrice.

Il se plaça derrière elle, ses bras l'encerclant sans la toucher, ses mains s'appuyant sur la vitre de part et d'autre de sa tête. Elle était prise entre lui et l'abîme.

— Ce mouvement va coûter quatre cents millions à la branche de Londres, continua-t-il d'une voix monocorde. Tu brûles ma propre maison avec mon essence.

— Ce n'est pas ta maison, Adrian. C'est ma cellule.

Elle fixa sa montre. 08h59. Dans soixante secondes, l'ordre programmé — un retrait de liquidités massif couplé à une vente à découvert — allait s'exécuter.

— Pourquoi ne m'arrêtes-tu pas ?

— Parce que je veux voir si tu en as le courage. Brise-moi.

Le décompte s'afficha dans son esprit. La chaleur de son corps derrière elle était un brasier. Elle sentait la paralysie la gagner, mais son doigt resta posé sur le bouton de validation du terminal distant dans sa poche.

3...

2...

1...

Un bip sonore retentit. Sur les écrans, les chiffres s'affolèrent. Une ligne rouge, verticale, brutale. La valeur de Varga Capital décrocha. Un milliard de dollars s'évapora dans l'éther numérique. Elena lâcha un soupir qui ressemblait à un râle. Elle avait cliqué.

Adrian resta immobile face au vide, un sourire imperceptible étirant ses lèvres froides alors qu'il observait sa propre chute. Il avait perdu des milliards, mais il avait enfin trouvé quelqu'un capable de lui faire ressentir le frisson de la fin.

— Voilà, dit-il. Tu es enfin l'une des nôtres. Bienvenue en enfer.

Elena se détourna et quitta la pièce. Ses jambes étaient du coton. Dans l'ascenseur qui la descendait vers la rue, elle s'effondra contre la paroi. Ses mains cachaient son visage. Elle ne pleurait pas. Elle riait d'un rire silencieux et convulsif, alors que son cœur battait avec une violence capable de briser ses côtes.

Elle était libre. Elle était ruinée. Elle était sienne. Elle ne voyait plus la chute comme une menace, elle étudiait simplement la trajectoire de l'impact. Elle allait racheter sa dette jusqu'à ce que son nom ne soit plus qu'un défaut de paiement dans le grand livre d'Adrian Varga.

Le décompte des étages s'affichait en rouge sang.

3... 2... 1...

Le vide l'appelait. Elle n'avait plus le vertige. Elle avait faim.

# Chapitre 17

## La Guerre des Chiffres

Le quarantième étage de la tour Varga à Francfort n'était plus un bureau. C'était une chambre de compression. L'air y était rare, recyclé par des systèmes de filtration qui lui donnaient un goût de métal et d'azote. Dehors, la ville n'était qu'un tapis de pulsations électriques, un organisme aveugle à l'agonie chirurgicale qui se jouait derrière les vitres blindées.

Elena Morel fixait les six moniteurs qui saturaient son champ de vision. Ses doigts survolaient le clavier en verre noir, immobiles, comme suspendus au-dessus d'un abîme. Le reflet de la cascade de données — des hémorragies de pixels vert d'eau virant brutalement au rouge cramoisi — dans ses pupilles lui donnait l'air d'une automate de haute précision. Ses mains étaient glacées. Le sang s'était retiré de ses extrémités pour se concentrer dans ses tempes, où chaque battement de cœur résonnait comme un coup de marteau sur une enclume de velours.

À sa gauche, Adrian Varga.

Il ne la regardait pas. Il ne regardait jamais le désastre humain, seulement la géométrie du chaos. Sa présence était un poids atmosphérique. L'odeur de son parfum — santal froid et papier neuf — agissait comme un irritant sur ses nerfs à vif. Il était assis, la colonne vertébrale parfaitement alignée avec le dossier en cuir, une main posée sur le bureau, les doigts longs et fins tapotant une mesure invisible. Chaque tapotement coïncidait avec une nécrose des cours boursiers de l'indice Standard & Poor's.

— La liquidité s'évapore, murmura-t-il.

Sa voix était un scalpel. Basse, dénuée de tout vibrato émotionnel. Elle n'appelait pas de réponse, elle constatait une loi physique. Elena sentit une goutte de sueur glisser entre ses omoplates, un sillage de glace sur sa peau brûlante. Elle entra une ligne de commande, un algorithme de vente à découvert massif ciblant les actifs du Consortium. Le curseur clignotait, une pulsation métronomique calquée sur l'arythmie de sa propre poitrine.

— Ils utilisent des coupe-circuits sur les serveurs de Londres, reprit Elena. Sa gorge était un désert de silice. Ils pensent pouvoir ralentir la chute en fragmentant les ordres.

Adrian inclina légèrement la tête. Un mouvement de prédateur qui a déjà senti la rupture de la carotide.

— Alors nous ne fragmentons pas, dit-il. Nous atomisons. Elena, passez par le dark pool de Zurich. Utilisez le levier 50.

Ce chiffre n'appartenait plus à la gestion de fortune, mais à la balistique. Elle ne gérait plus des actifs ; elle calculait la trajectoire d'une ogive. Elle tourna enfin la tête vers lui. Son cou semblait fait de verre prêt à se briser. Adrian ne cilla pas. Ses yeux gris, de la couleur de l'Atlantique sous l'orage, étaient fixés sur les graphes. Il y avait une sorte de pureté monstrueuse dans son regard, une absence de peur qui paralysait Elena plus sûrement que n'importe quelle menace.

Ses doigts sur le clavier n'étaient plus les siens, mais le prolongement de la volonté d'Adrian. Elle était le percuteur. Il était la main qui pressait la détente. Ses phalanges tremblaient, une vibration moléculaire presque imperceptible.

Adrian posa sa main sur la sienne.

Sa main se referma sur la sienne. Un étau de métal froid qui brida ses articulations. Elle chercha une impulsion, un flux sanguin, mais ne rencontra que la rigidité d'une machine parfaitement huilée. Son cœur fit un bond douloureux contre ses côtes, puis se soumit à la cadence imposée par l'homme à ses côtés.

— Frappe, ordonna-t-il.

Le silence qui suivit fut physique. Il pesait des tonnes. Elena pressa la touche "Enter".

Sur les écrans, la courbe du Consortium ne descendit pas. Elle disparut. Une ligne verticale, une chute libre dans un trou noir financier. Les serveurs de Londres, de Singapour et de New York durent gémir sous la charge. Dans la pièce, seul le ronronnement des ventilateurs sous le plancher technique brisait l'immobilité.

— C'est fait, souffla-t-elle.

Elle ne put se reculer. La main d'Adrian emprisonnait ses doigts contre le verre froid. Elle sentait la chaleur de son propre corps refluer vers lui, comme s'il siphonnait son énergie vitale pour alimenter sa propre machine de calcul.

— Regarde-les, Elena, dit-il, sa voix glissant contre son oreille comme un serpent sur de la soie. Regarde l'empire de ceux qui ont piétiné ton père s'effondrer en une suite de zéros. Ce n'est pas de la haine. C'est de l'arithmétique.

Elena sentit une nausée acide monter dans son œsophage. Chaque fois qu'Adrian prononçait le nom de son père, Elena sentait une brûlure rugueuse autour de son propre cou, le souvenir de la fibre de chanvre qui avait volé le dernier souffle de l'homme qu'elle aimait. Elle voulut retirer sa main, mais les doigts d'Adrian se resserrèrent. Pas assez pour faire mal, juste assez pour lui rappeler qu'il possédait chaque millimètre de l'espace qu'ils occupaient.

— Tu as envie de vomir, constata-t-il sans se détourner des écrans. Ta respiration est superficielle. Ton pouls est à cent vingt. Tu penses que c'est de la révulsion.

Il se tourna enfin vers elle. Son visage était à quelques centimètres du sien. Elena pouvait voir les micro-mouvements de ses iris qui analysaient sa détresse avec une curiosité clinique. Ses membres étaient transformés en plomb.

— Ce n'est pas de la révulsion, Elena. C'est l'ivresse du sommet. C'est le vertige de la puissance pure. Tu n'as jamais été aussi vivante qu'en cet instant précis, alors que tu viens de rayer une dynastie de la carte.

Elle ouvrit la bouche pour protester, mais aucun son ne sortit. Le silence de la pièce était devenu une chape de béton. Elle était prise au piège dans le champ gravitationnel d'Adrian Varga. Elle détestait la pression de ses doigts, mais une part obscure, logée au plus profond de ses instincts, se nourrissait de ce contrôle.

— Nous n'avons pas fini, reprit-il en relâchant lentement sa prise, laissant une trace pâle sur la peau ambrée de la jeune femme. Tokyo ouvre dans trente minutes.

Le Nikkei commença sa danse macabre. Une cascade de chiffres vert fluo dévala le moniteur central. Derrière elle, le silence d'Adrian écrasait ses propres poumons. Une main s'abattit sur le dossier de son fauteuil, l'autre vint se poser sur le bureau, l'encerclant sans jamais entrer en contact avec elle. Elle était sa prisonnière, encadrée par son ambition et son mépris souverain.

— Frappe, ordonna Adrian alors que le Japon vacillait.

Elle s'exécuta. Le silence qui suivit fut d'une densité physique. Adrian se rapprocha. L'odeur de son parfum — bois de santal et métal froid — devint une substance solide qu'elle devait avaler pour continuer à respirer. Ses mains se mirent à trembler. Elle serra les poings, les ongles s'enfonçant dans la paume jusqu'à ce que la douleur

devienne une ancre.

— Tu as le goût du sang, Elena, dit-il d'une voix sourde. Je le vois dans la dilatation de tes pupilles.

Elle ne rentra pas chez elle. Elle se retrouva dans l'appartement de fonction de l'Eschersheimer Landstraße, une cage de verre minimaliste. Elle ne retira pas ses escarpins. Elle traversa le salon, chaque pas résonnant comme un coup de marteau sur du marbre. Francfort s'étendait à ses pieds, une grille de serveurs à ciel ouvert.

L'air dans la pièce changea de densité. L'ozone, encore. Adrian était là. Elena vit son reflet se superposer au sien dans le verre fumé. Il était debout, à quelques mètres derrière elle, tenant un verre de cristal. Il fit un pas. Le froissement de son costume fut le seul signal de son approche. Adrian posa ses mains sur les épaules d'Elena. Une prise de possession technique. Ses doigts étaient froids. À travers la soie fine de son chemisier, Elena sentit chacun d'eux, une pression calculée qui descendait jusqu'à ses os.

— Tu es comme moi, Elena. Tu as ce vide en toi, cette faim qui ne se calme que lorsque le monde ralentit parce que tu as décidé d'en couper le flux.

Elle se tourna brusquement, brisant son emprise. Elle chercha dans le regard d'Adrian une faille, mais ne trouva qu'un miroir d'acier bleui. Il s'approcha d'elle, si près que le tissu de sa veste frôla sa poitrine. Il leva une main et effleura sa joue du dos de l'index. Le contact fut électrique. Elena eut un haut-le-cœur, son corps se révoltant contre ce qu'elle désirait malgré elle.

— Demain, nous rachetons les restes de l'empire de ton père pour une fraction de sa valeur. Ce sera toi qui signeras les ordres de transfert.

Le coup fut porté avec une précision chirurgicale. Elena sentit le sol se dérober. Elle

ancra ses talons dans le tapis épais, redressant sa colonne vertébrale.

— Je le ferai, dit-elle. Je le ferai, et je regarderai chaque centime quitter leur compte pour entrer dans le nôtre.

L'expression d'Adrian se modifia imperceptiblement. Une lueur de satisfaction passa dans ses yeux d'ombre. Il se détourna, récupérant son verre.

— Va te reposer, Elena. La journée de demain sera exigeante. Les cadavres mettent parfois du temps à réaliser qu'ils sont morts.

Il se dirigea vers la porte. Il s'arrêta sur le seuil, sans se retourner.

— Oh, et Elena... Ne change pas de parfum. Celui-ci sent la victoire. C'est une odeur qui te va bien.

La porte se referma avec un clic métallique, définitif. Elena s'approcha de la baie vitrée et appuya son front contre le verre froid. Elle regarda ses mains. Elles ne tremblaient plus. Elles étaient d'une stabilité effrayante. Elle se demanda si, en ouvrant ses veines, elle y trouverait encore du sang, ou si seul un flux binaire de zéros et de uns s'en échapperait.

Elle était devenue l'Empire des Serments. Elle était devenue la lame qu'elle avait voulu briser. Elle s'endormit tandis que, dans les tréfonds du système binaire, les premiers ordres de vente pour le lendemain commençaient déjà à s'accumuler, tels des charognards attendant le lever du jour sur un champ de ruines encore fumant. Le nom de son père serait bientôt une note de bas de page dans un rapport annuel de cinq cents pages, et elle, elle serait celle qui tiendrait le stylo pour en rayer la mention définitive.

Le cycle était complet. L'empire était sauf. Et Elena était, enfin, parfaitement seule.

# Chapitre 18

## Le Verre Brisé

L'air dans le bureau du soixante-quatrième étage était saturé d'électricité statique. Une odeur d'ozone, vestige des serveurs tournant à plein régime, se mêlait au parfum froid et boisé du chêne brûlé. À travers les baies vitrées, Francfort n'était qu'une grille de néons agonisants sous un ciel de plomb. Les gyrophares bleus, loin en bas, pulsaient contre le verre fumé, un rythme cardiaque artificiel pour une ville qui s'apprêtait à dévorer les siens.

Adrian Varga ne s'était pas retourné. Sa silhouette, découpée par la lueur blafarde des écrans, semblait absorber la moindre particule de lumière. Il était une anomalie de calme dans un épice de chaos. Sur le bureau monumental, le disque dur en titane brossé paraissait minuscule, dérisoire, et pourtant, il pesait le poids d'une liquidation judiciaire de l'âme.

Elena Morel sentit le froid remonter de ses talons jusqu'à sa nuque. Ses doigts, crispés sur la poignée de son porte-documents, étaient si exsangues qu'ils semblaient sculptés dans la porcelaine. Chaque inspiration était une négociation avec l'air raréfié. Son cœur, une horloge détraquée, frappait contre ses côtes avec une violence qui la faisait vaciller.

— Les algorithmes de la Brigade Financière ont franchi le premier pare-feu à 22h14, dit Adrian. Sa voix était un scalpel. Ils seront dans le hall d'entrée dans moins de sept minutes.

Il se tourna. Son visage était un masque de marbre dont seuls les iris, d'un gris métallique, trahissaient une activité cérébrale furieuse. Il désigna l'objet d'un

mouvement de menton.

— Là-dedans, Elena. Tout. Les transferts, les signatures, les preuves que vous n'étiez qu'une ombre. Votre nom sera lavé. Votre père...

Il marqua un silence qui avait une densité physique. Elena sentit une pression s'exercer sur sa cage thoracique.

— Vous sortez, vous remettez cela au procureur, et vous disparaissiez. Vous redevenez la victime. Pas la complice.

Elena fit un pas en avant. Ses jambes étaient du verre filé. Elle fixa la clé de sa liberté, la fin de ce cauchemar commencé devant le corps sans vie de son père. L'humidité de son regard n'était que le prix de la tension.

— Et vous ?

Le mot s'écorcha à sa gorge. Adrian esquissa un rictus qui ne découvrait que les dents.

— Je reste. Le système a besoin d'un corps à jeter aux chiens. Je leur donnerai exactement ce qu'ils attendent. Un monstre derrière un bureau de verre.

Il s'approcha. Le mouvement était fluide, prédateur. Elena sentit l'émanation de son parfum — santal, cuir et cet arôme métallique de sang-froid. Le courant haute tension qui lui tordait les entrailles se mua en une vibration électrique, lui redonnant l'usage de ses membres. Elle ne recula pas.

— Pourquoi ? demanda-t-elle dans un souffle saccadé.

Adrian tendit la main. Ses doigts s'arrêtèrent à quelques millimètres de sa joue.

— Parce que vous êtes la seule à avoir compris l'architecture du mensonge. Partez. Maintenant.

Elena ne bougea pas. Elle regarda les mains d'Adrian. Elles étaient parfaitement immobiles. Cette absence totale de tremblement, cette maîtrise absolue de sa propre biologie, agissait comme un aimant gravitationnel. Elle pensa à la honte, aux huissiers, aux silences glacés des anciens amis. Mais en regardant Adrian, elle vit le miroir de son propre vide.

Le bruit sourd d'une explosion retentit au loin. Une porte défoncée, quelques étages plus bas. Le temps n'était plus une ligne droite, c'était une spirale qui se resserrait. Elena sentit une goutte de sueur glisser entre ses omoplates. Elle fit un pas vers le bureau. Elle ne prit pas le disque dur. Elle posa ses mains à plat sur le bois sombre, les paumes pressées contre le vernis glacé.

— Si je pars avec ce disque, je reste une héritière déchue qui a sauvé sa peau. Un satellite de votre destruction.

Les bruits approchaient. Le claquement des chaussures tactiques sur le marbre du couloir. Adrian fronça les sourcils, une micro-expression d'incompréhension fissurant son masque.

— Que faites-vous ?

— Je choisis la seule option que vous n'avez pas prévue.

Elle saisit le disque dur et le lança avec une force surprenante contre le coin tranchant du coffre-fort en acier. Le choc fut sec. Le boîtier vola en éclats dans un crissement de céramique. Le silence qui suivit fut absolu. Adrian resta immobile, mais ses mains eurent un spasme. Un unique tressaillement de l'index droit.

— Vous venez de détruire votre innocence, dit-il, sa voix n'étant plus qu'un souffle d'acier.

— Non. Je viens d'égaliser les chances.

Elle sentit son pouls se caler sur un rythme lourd. La vibration électrique dans ses veines agissait comme un carburant. Adrian s'approcha d'elle et saisit brusquement ses épaules. Ses doigts s'enfoncèrent dans les trapèzes, une pression qui fit craquer les vertèbres cervicales et ne laissait aucune place à la fuite. Elena accepta l'impact, plongeant son regard dans le sien.

— Vous vous condamnez avec moi, gronda-t-il.

— Alors nous les démantèlerons ensemble.

Le mot tomba entre eux comme une sentence. Ce n'était pas une promesse, c'était un pacte de sang. Adrian la fixa, son visage à quelques centimètres du sien. Sa poigne se desserra légèrement, mais ses mains glissèrent lentement le long de ses bras, un effleurement de glace fondante qui fit frissonner chaque nerf de son corps.

À ce moment, la porte double vola en éclats. La lumière crue des lampes torches déchira l'obscurité. Les ordres hurlés emplirent l'espace.

— Police financière ! Les mains en l'air !

Elena ne bougea pas. Elle resta là, face à Adrian. Lui laissa échapper un rire bref, un son sec et dénué de joie. Il ne regardait pas les policiers, ni les menottes. Il regardait Elena avec une intensité qui lui fit réaliser qu'elle venait de signer un contrat bien plus dangereux que tout ce que le Consortium aurait pu imaginer.

Elle sentit le froid du métal se refermer sur ses poignets. La sensation était brutale, humiliante, mais elle ne baissa pas les yeux. Adrian fut également emmené. Il n'y avait aucune pitié dans son regard, seulement une reconnaissance barbare.

Le trajet vers l'ascenseur se fit dans un flou de lumières bleues. Elena sentait chaque pulsation de son sang contre l'acier des entraves. La douleur était une ancre. En marchant vers le fourgon de police, elle sentit un sourire invisible s'étirer au fond de son être. Elle n'était plus la victime. Elle était l'inconnue dans l'équation.

L'odeur de la nuit citadine, chargée d'échappements et de pluie, l'accueillit à la sortie. Elle monta dans le véhicule, ses mains tremblant à peine. Ce n'était pas de la faiblesse, mais l'excitation du vide. Elle regarda par la vitre grillagée la tour Varga s'éloigner. Elle savait qu'il n'avait pas encore joué sa dernière carte. Et elle non plus.

Le verre était brisé. Les éclats étaient tranchants. Elle ferma les yeux, l'image des mains d'Adrian gravée sous ses paupières. Il ne restait plus qu'à voir qui, d'elle ou de lui, saignerait le premier lors de la reconstruction.

# Chapitre 19

## L'Ultime Audit

Le quarante-huitième étage de la tour Varga n'était pas un bureau. C'était une cage de verre suspendue au-dessus d'un Francfort en pleine hémorragie de lumières électriques. L'air y était si filtré, si dépourvu d'impuretés, qu'il brûlait les poumons comme de l'azote liquide.

Elena Morel se tenait debout devant la baie vitrée, les mains jointes dans le dos pour masquer le spasme erratique qui parcourait ses phalanges. Ses articulations blanchissaient sous la pression. Derrière elle, le silence n'était pas une absence de bruit, mais une masse de plomb qui pesait physiquement sur ses épaules.

Adrian Varga ne bougeait pas.

Il était assis derrière son bureau en chêne fossilisé, un monolithe noir poli dont la surface reflétait les lignes de code qui défilaient sur les moniteurs muraux. L'air recyclé de la tour n'avait plus de goût ; il n'était qu'un vecteur pour l'odeur d'Adrian — un mélange de froid et de cèdre qui lui collait à la gorge, une substance s'insinuant dans ses pores pour lui rappeler chaque seconde de sa soumission passée.

Sur le bureau, une tablette de titane affichait un graphique de barres rouges. Un effondrement. Une chute libre contrôlée.

— Le ratio de liquidité immédiate est tombé sous le seuil critique de 0,2, Adrian.

La voix d'Elena était un scalpel. Précise. Elle ne pouvait pas s'offrir le luxe du triomphe ; son cœur cognait si fort contre ses côtes qu'elle craignait qu'il ne brise la

fine étoffe de sa chemise en soie. Elle sentait la moiteur froide au creux de ses reins, mais son regard restait ancré sur l'horizon, là où le Main serpentait comme une veine sombre.

Adrian fit pivoter son fauteuil. Le cuir craqua, un son sec, presque obscène dans cette atmosphère chirurgicale. Elena ne se retourna pas. Elle n'avait pas besoin de voir son visage pour savoir que ses yeux, de la couleur de l'acier trempé, disséquaient sa posture.

— Explique-moi le montage, Elena.

L'ordre était calme. Trop calme. La mâchoire d'Elena se contracta. Elle se força à desserrer les poings, un doigt après l'autre.

— Les comptes séquestres de la filiale luxembourgeoise n'ont jamais été audités par la firme que tu pensais contrôler, commença-t-elle, se tournant enfin.

Elle fit face au prédateur. Adrian était penché en avant, les coudes sur le bureau, les doigts entrelacés. Adrian pencha la tête, ses yeux scannant chaque micro-expression de son visage comme s'il cherchait une faille dans un code source.

— J'ai créé une boucle de rétroaction via les CDS de la Deutsche Bank, poursuivit-elle. Chaque fois que Varga Capital achetait des positions sur le marché obligataire, une entité fantôme — Morel & Associés — prenait la position inverse avec un effet de levier de trente pour un.

Elle fit un pas vers le bureau. Le bruit de ses talons sur le marbre noir sonna comme un coup de feu.

— Le crash n'est pas un accident de marché, Adrian. C'est une extraction chirurgicale. J'ai aspiré la moelle osseuse de ton empire pendant que tu regardais les

profits de façade grimper.

Elle posa une main sur la surface froide du bureau. Elle ne pouvait détacher ses yeux de la main d'Adrian, guettant le moindre mouvement de ses doigts sur le bois sombre. Elle voulut reculer, mais ses talons semblaient soudain coulés dans le marbre de la tour. Ses genoux se verrouillèrent, refusant de porter le poids de sa trahison. La présence d'Adrian était une force gravitationnelle ; il aspirait l'air de la pièce, ne laissant que le vide.

Adrian baissa les yeux sur la main d'Elena. Il tendit le bras, très lentement, et effleura du bout des doigts la bague de platine qu'il lui avait offerte trois mois plus tôt. Elena sentit une décharge remonter le long de son bras, une brûlure glacée qui lui fit rater un battement de cœur.

— Morel & Associés, répéta-t-il, savourant le nom comme un vin amer. Tu as utilisé le nom de ton père. Un nom que j'ai effacé des registres de la Bourse il y a dix ans.

— Tu l'as effacé des registres, mais tu l'as gravé dans ma mémoire.

La gorge d'Elena se serra, une constriction physique qui rendait chaque mot coûteux. Elle revoyait le bureau de son père, l'odeur de la poudre à canon et le silence qui avait suivi le coup de feu.

Adrian se leva. Il devint une colonne d'ombre venant occulter les lumières de Francfort. Ses mouvements n'avaient aucune hâte ; ils possédaient la précision millimétrée d'un algorithme d'exécution. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Elle pouvait sentir la chaleur émanant de son corps, un contraste violent avec la température polaire de la pièce.

— Tu penses avoir pris le contrôle, murmura-t-il.

Sa main monta vers le visage d'Elena. Il ne la toucha pas. Il laissa simplement ses doigts planer à un millimètre de sa joue, assez près pour qu'elle sente le déplacement d'air, assez loin pour que l'attente devienne une torture. Elena sentit ses genoux fléchir imperceptiblement. Sa respiration se fit courte, hachée.

— Je n'ai pas "pris" le contrôle, Adrian. Je suis devenue le système.

Elle puisa dans ses dernières réserves de force pour soutenir son regard.

— Tu possèdes les murs, les serveurs et les contrats de travail. Mais l'argent a changé de maître. Tu es un roi sans royaume.

Adrian pencha légèrement la tête sur le côté. Un sourire, ou l'ombre d'un sourire, étira ses lèvres fines. C'était une expression de reconnaissance, une lueur sauvage qui fit frissonner Elena jusqu'à la moelle. Il l'admirait. Et c'était la chose la plus terrifiante qu'elle ait jamais vécue.

— Tu as fait preuve d'une cruauté méthodologique exemplaire, Elena. Ton père n'aurait jamais pu faire ça. Il avait une âme. Toi...

Il réduisit enfin l'espace entre eux. Sa main se referma sur sa nuque, pas pour la frapper, mais pour l'ancrer. Ses doigts étaient de fer. Elena sentit son pouls battre contre la paume d'Adrian, une confession de sa vulnérabilité qu'elle ne pouvait cacher.

— Toi, tu as compris que pour posséder le pouvoir, il faut d'abord devenir le vide qui l'accueille. Mais il y a une faille dans ton audit, ma chère architecte.

Elena sentit un froid soudain envahir ses entrailles.

— Tu as pris mes actifs, continua Adrian d'une voix onctueuse. Mais en faisant cela,

tu as aussi pris mes dettes. Les dettes que je dois à des gens dont tu ne soupçonnes même pas l'existence. Des gens qui ne s'occupent pas de bilans comptables, mais de bilans biologiques.

Il s'écarta légèrement pour la regarder dans les yeux. Elena vit la vérité dans son regard : une absence totale de peur. Il était libéré. En le dépouillant, elle l'avait déchaîné.

— Bienvenue à la tête de Varga Capital, Elena. La première échéance de paiement est dans soixante minutes. Et ils ne prennent pas les virements bancaires.

Le sang se retira du visage d'Elena. Les lumières de Francfort, derrière lui, paraissaient soudain être les yeux de prédateurs invisibles, convergeant vers cette pièce. Elle avait voulu le détruire, mais elle venait de s'enfermer dans la même cage que lui, avec les mêmes monstres.

Adrian lâcha sa nuque. Le vide laissé par sa main fut plus douloureux que la pression. Il retourna s'asseoir, non pas comme un homme vaincu, mais comme un spectateur impatient de voir le premier acte d'une tragédie qu'il avait lui-même orchestrée.

— L'audit est terminé, Elena. Maintenant, la gestion commence. Pourquoi restes-tu là ? Tu as du travail. Le marché n'attend pas les vainqueurs.

Elena se détourna lentement. Ses jambes étaient lourdes, comme si elle marchait dans de la mélasse. Elle atteignit la porte blindée et posa sa main sur le lecteur biométrique.

\*Accès autorisé. Propriétaire : Morel, Elena.\*

Le déclic de la serrure résonna comme un verdict. Elle ne sortait pas d'un bureau ; elle entraînait dans son propre enfer. Elle savait, au plus profond de ses entrailles, qu'Adrian

Varga en détenait toujours les clés, même sans un centime en banque. La domination ne se mesurait pas en actifs, mais en l'emprise qu'une ombre exerce sur une autre.

Et dans cette pièce saturée d'ozone, l'ombre d'Adrian était partout. Elle jeta un dernier regard vers le bureau. Il n'était déjà plus là pour elle, déjà plongé dans les moniteurs. Elena redressa les épaules, lissant la soie de sa veste. Elle sera à son poste demain, à six heures précises. Non pas par choix, mais parce qu'elle était devenue, à son tour, un rouage de la machine chirurgicale qu'il avait construite pour elle.

Elle franchit le seuil, et le silence de la tour l'avalait tout entière.

# Chapitre 20

## La Nouvelle Ère

L'air de la suite directoriale, au quatre-vingtième étage de la tour Varga, possédait cette sécheresse artificielle des lieux où l'oxygène est filtré jusqu'à l'atome. C'était une odeur d'ozone, de moquette neuve et de métal brossé. Derrière les baies vitrées monumentales, Francfort n'était qu'une grille de pixels orange et blancs, un circuit imprimé géant dont Adrian Varga tenait les soudures.

Elena Morel restait debout, une inertie de marbre figeant ses articulations. Ses doigts, dissimulés dans les plis de sa jupe en soie noire, trahissaient une saccade rythmique, un battement irrégulier contre sa propre cuisse. Sous le tissu fin, sa peau était glacée, une ischémie volontaire pour nourrir son cerveau, pour rester à la hauteur de l'homme qui l'observait. Elle ne le regardait pas. Elle fixait les reflets de l'écran Bloomberg qui dansaient sur les pupilles d'Adrian, transformant son regard en une suite de chiffres défilant à une vitesse inhumaine.

Le silence entre eux n'était pas une absence de bruit. C'était une masse physique, un bloc de graphite qui compressait ses poumons. Chaque seconde qui s'écoulait sans qu'il ne parle agissait comme une dépréciation brutale de sa propre valeur.

— L'ascenseur nous attend, Elena. Le protocole ne souffre aucun retard.

La voix d'Adrian était un scalpel. Lisse, précise, dépourvue de la moindre scorie émotionnelle. Il ne l'invitait pas ; il énonçait une condition de marché.

Le trajet vers les entrailles de la tour fut une décompression brutale. Dans la capsule de verre et d'acier, l'air sembla se raréfier. Elena sentait la chaleur irradiant de

l'épaule d'Adrian, une radiation qui faisait crépiter l'air entre eux sans qu'un seul millimètre de peau ne soit partagé. Son propre cœur était un engrenage forcé, un mécanisme grinçant sous une tension trop forte.

Le sous-sol -4 les accueillit avec une brusquerie thermique. Ici, la climatisation servait la survie des processeurs. Un froid chirurgical mordit les joues d'Elena. Les serveurs ronronnaient, un chant de gorge binaire qui résonnait jusque dans ses dents. Adrian s'arrêta devant une console en verre noir, une surface épurée qui semblait flotter dans l'obscurité bleutée.

— La signature digitale de votre père est toujours active, murmura-t-il, son souffle effleurant la tempe d'Elena sans l'atteindre. Un fantôme dans mes serveurs. Pour que l'Empire soit nôtre, vous devez l'effacer.

Elena sentit son sang refluer vers ses organes vitaux. Ses mains étaient désormais des blocs de glace. Sur l'écran, un curseur clignotait au-dessus du nom : \*Morel, Étienne. Accès Prioritaire.\* C'était la dernière trace de l'homme qui s'était jeté dans le vide parce que l'ombre d'Adrian Varga était devenue trop vaste. Effacer ce nom, c'était parachever le suicide.

— Faites-le, Elena. Ne soyez pas la gardienne d'un cimetière. Soyez l'architecte de la suite.

Sa mâchoire se contracta si fort qu'elle craignit de briser ses propres molaires. Son doigt survola la surface de verre. Adrian posa sa main sur le pupitre, juste à côté de la sienne. Ses longs doigts fins, d'une pâleur de polymère, semblaient posséder une force gravitationnelle propre. Elena sentit son pouls s'accélérer, un galop désordonné dans ses tempes.

Elle ne cilla pas. Elle appuya sa paume sur le capteur.

\*Suppression définitive.\*

\*Exécution.\*

Un sifflement imperceptible monta des serveurs. Le nom de son père disparut, remplacé par une ligne de code neutre, une suite de zéros et de uns sans mémoire. Elena expira enfin, un souffle long et haché. Elle sentit une pression s'exercer contre son dos. Adrian s'était rapproché encore. Le contact du tissu de son costume contre la soie de sa robe fut une décharge de haute tension.

— Vous avez le goût de l'acier, Elena.

Elle tourna la tête, lentement. Leurs visages n'étaient plus séparés que par l'épaisseur d'une feuille de papier. Ses pupilles à lui étaient dilatées, deux trous noirs absorbant toute la lumière. Elle y vit son propre reflet, minuscule et implacable. Elle ne cherchait pas de rédemption. Elle cherchait la fusion.

— Je ne suis pas votre égale, Adrian, murmura-t-elle, sa voix retrouvant la dureté du diamant. Je suis celle qui va vous survivre.

Un léger tressaillement agita la commissure des lèvres de l'homme. Il inclina la tête, acceptant le défi. Ils remontèrent vers le sommet en silence, un silence de complicité qui scelle les pactes de sang dans les salles de conseil d'administration.

De retour au quatre-vingtième étage, Elena ne retourna pas à sa place de visiteuse. Elle contourna le bureau d'ébène. Le crissement de ses talons sur le marbre résonna comme des coups de feu. Elle s'arrêta devant le siège directorial. Adrian l'observait avec une fascination clinique, le corps appuyé contre la baie vitrée, dominant la cité en flammes orange.

Elena s'assit.

Le cuir était froid. Elle posa ses mains à plat sur le bureau. La surface était lisse, sans aucune imperfection, tout comme l'homme qui lui faisait face.

— Le nettoyage commence ce soir, dit-elle. Les actifs toxiques du conseil d'administration. Nous allons les purger. Non pas pour faire justice, Adrian. Mais pour ne plus avoir de comptes à rendre.

— Ils ne vous verront pas venir, répondit-il. Ils s'attendent à ce que vous soyez ma faiblesse.

— Je suis votre conséquence, Adrian.

Elle sentit un calme étrange l'envahir. C'était la paralysie du condamné qui ceint sa couronne. Son père était mort, son nom était souillé, et elle venait de signer un pacte avec le diable. Mais dans ce bureau stérile, elle se sentait enfin à sa place. Adrian s'approcha, posant ses deux mains sur le bureau, l'enfermant dans un cercle invisible. Son visage était si proche qu'elle pouvait voir les nuances de fer dans ses iris.

— Possédez-moi, alors, murmura-t-il. Mais sachez que le prix du contrôle est l'incapacité de jamais s'arrêter.

Il n'y aurait pas de baiser. Pas de geste de tendresse. Juste cette certitude glaciale : ils étaient désormais liés par une chaîne plus solide que n'importe quel serment. Elena refoula une larme solitaire avec une violence intérieure sans nom. Ses canaux lacrymaux étaient désormais aussi secs que les serveurs du sous-sol.

Le chapitre de sa vie passée se fermait avec le clic métallique du stylo qu'elle reposa sur le marbre. Elle se leva, faisant face à Adrian. Deux prédateurs au sommet d'un monde en ruines, unis par l'absence totale de sortie de secours.

— Commençons, dit-elle simplement.

Adrian s'écarta pour lui laisser le passage, un geste de déférence qu'il n'avait jamais accordé à personne. Elena sortit du bureau, le dos droit, sentant son regard brûler entre ses omoplates. Elle n'avait pas vendu son âme. Elle l'avait investie.

L'ascenseur l'attendait. Alors que les portes se refermaient sur la silhouette d'Adrian immobile dans la pénombre, Elena vit son reflet dans le miroir. Ses yeux étaient devenus aussi froids que ceux de son partenaire. Elle n'était plus la fille du suicidé. Elle était la reine des décombres.

Le silence de l'ascenseur qui redescendait vers la ville était le son le plus doux qu'elle ait jamais entendu. C'était le son de l'enfer. Et elle l'adorait.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'EMPIRE DES SERMENTS"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)